

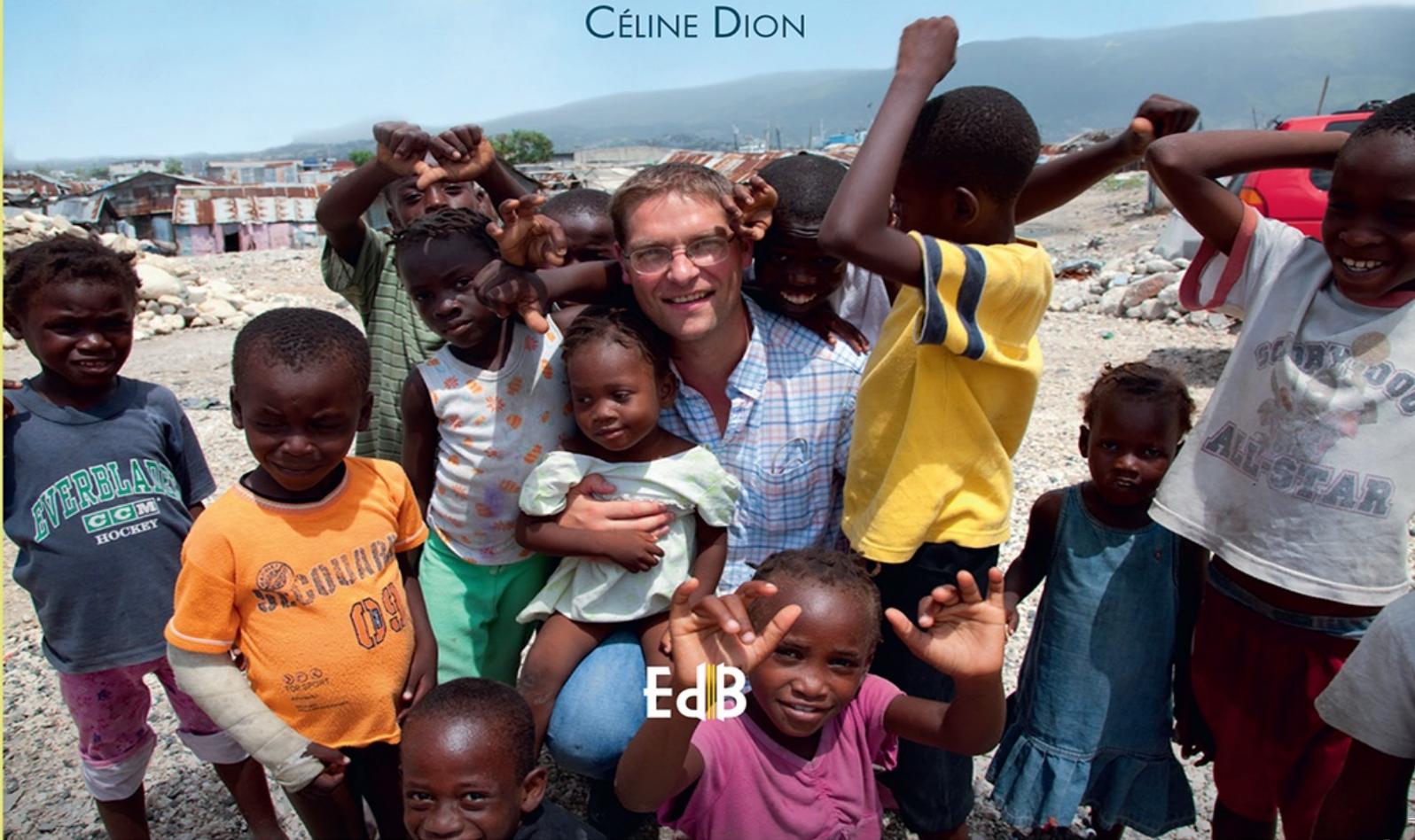
MAGNUS MACFARLANE-BARROW

L'AVENTURE
DE MARY'S
MEALS

LE CABANON QUI NOURRIT UN MILLION D'ENFANTS

« À travers Mary's Meals, il y a un espoir,
il y a un futur, il y a la vie. »

CÉLINE DION



EdB

« **J'aimerais avoir suffisamment à manger et pouvoir aller un jour à l'école.** » EDWARD, 14 ANS, MALAWI

Bouleversé par la guerre civile en Bosnie-Herzégovine, Magnus MacFarlane-Barrow se lance dans l'organisation de convois humanitaires. Son action s'étend rapidement à bien d'autres pays. Plusieurs rencontres décisives, notamment au Malawi, le conduiront à fonder une association d'aide humanitaire, *Scottish International Relief*, devenue par la suite *Mary's Meals*.

Ce livre retrace une aventure étonnante où la Providence se manifeste puissamment si bien que le cardinal Timothy Dolan, archevêque de New York, décrit l'histoire de *Mary's Meals* comme un « miracle moderne de la multiplication des pains et des poissons ». Cette association nourrit aujourd'hui plus d'un million d'enfants dans le monde. En choisissant volontairement de distribuer ces repas sur leur lieu d'éducation, elle leur ouvre aussi une perspective d'avenir.

Magnus MacFarlane-Barrow nous partage ici l'histoire magnifique d'une œuvre hors du commun, confiée à la Mère de Dieu, et capable, à travers la générosité de chacun, de faire reculer la pauvreté dans le monde. Un témoignage saisissant et contagieux.

Né en 1968, **Magnus MacFarlane-Barrow**, ancien pisciculteur, vit avec sa femme et leurs sept enfants à Dalmally en Écosse. Fondateur de *Mary's Meals*, il fut désigné en 2010 comme « héros de l'année » par la chaîne CNN. Il a été également consacré par l'hebdomadaire américain *Time Magazine* comme l'une des « cent personnalités les plus influentes du monde » en avril 2015.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'ai aussi commencé à apprendre, lors de ces premiers voyages, que les dons transportés à l'arrière de notre camion n'étaient pas toujours les choses les plus importantes que nous apportions à ceux qui en avaient désespérément besoin. Une fois, mon père et moi avons livré des secours à une petite institution pour enfants inadaptés⁵ près du port de Zadar. À l'époque, les forces serbes attaquaient cette partie de la côte croate, et nous entendions au loin le grondement des canons à notre arrivée devant le petit bâtiment miteux. Nous avons trouvé des rangées d'enfants alités, vêtus de pyjamas déchirés, et quelques membres du personnel terrorisés qui essayaient de s'occuper d'eux. Non seulement ils étaient stressés de ne même plus avoir les fournitures de base les plus vitales pour les enfants, mais, la guerre se rapprochant, ils savaient aussi que fuir rapidement et soudainement avec ces enfants ne serait pas possible. Au moment où nous déchargions l'aide apportée, la joie du personnel se volatilisa bien vite car une bombe explosa beaucoup plus près du village. Et puis encore une autre. Ils nous conseillèrent vivement de décharger le plus rapidement possible et de reprendre immédiatement la route en direction du nord. Dès que j'eus fait passer la dernière boîte, je fis mes adieux, bondis à la place du conducteur et fis monter le régime du moteur, prêt à partir. Quelques secondes s'écoulèrent. L'irritation me gagnait car mon père n'avait pas grimpé sur le siège à côté de moi. Quand je regardai dans mon rétroviseur, je le vis étreindre l'infirmière la plus angoissée, lui prodiguer des paroles de réconfort et lui promettre de prier pour elle. Puis il monta, et nous partîmes à toute allure. Trente ans plus tard, quand j'ai entendu le pape François utiliser pour la première fois l'expression « péché d'efficacité », j'ai immédiatement pensé à cet incident. Le Pape rappelait à ceux d'entre nous qui travaillent auprès de personnes dans le besoin que la vraie charité n'est pas seulement affaire de biens matériels

ou de « projets » et de leur « efficacité ». Regarder les gens dans les yeux, passer du temps avec eux et les reconnaître comme frères ou sœurs, voilà ce que devrait être la véritable charité. Encore aujourd'hui, je ne suis pas sûr que l'étreinte de papa aurait dû durer aussi longtemps !

Lors de chacun de ces voyages à travers l'Europe, à mesure que nous nous rapprochions de notre destination habituelle, Medjugorje, nous voyions invariablement toutes sortes d'autres véhicules se dirigeant vers ce même lieu de pèlerinage de renommée mondiale. Des convois composés de petits camions comme les nôtres, des camionnettes solitaires ou des voitures familiales tractant des remorques dans lesquelles s'empilaient vêtements, nourriture et médicaments, tous convergeaient vers ce petit village dans les montagnes de Bosnie-Herzégovine. Des drapeaux, des autocollants ou des pancartes annonçaient leur mission et leur pays d'origine, et donnaient des indications sur leur destination. Tout en appréciant beaucoup l'occasion qui nous était offerte de retourner à Medjugorje – notre vie en avait été transformée plusieurs années auparavant – nous nous demandions s'il fallait aussi commencer à apporter de l'aide vers d'autres endroits oubliés, là où elle arrivait insuffisamment, mais où souffraient des réfugiés encore plus nombreux.

Zagreb, la capitale de la Croatie, fut l'un de ces lieux, où des milliers de gens désespérés arrivaient de régions qui étaient littéralement « ethniquement nettoyées » par les Serbes. À ce stade, près d'un tiers d'une Croatie nouvellement indépendante était sous contrôle serbe, et la guerre faisait rage sur tous les fronts d'un pays qui combattait pour son existence avec la fureur du désespoir. Réfugiés et déplacés, Croates et musulmans, à la fois de Croatie et de Bosnie-Herzégovine, arrivaient en masse dans la ville, en ayant perdu leurs maisons, leurs biens, et souvent leurs familles. Un homme remarquable qui s'appelait le

Docteur Marijo Zivkovic habitait alors Zagreb. Un ami commun de Glasgow avait suggéré que nous nous rencontrions. Il nous avait expliqué que Marijo accomplissait un travail merveilleux pour les réfugiés et les pauvres, et avait également mentionné que c'était un catholique connu pour son franc-parler et persécuté par le régime communiste pour cette raison. Nous nous sommes arrangés pour le rencontrer au bureau d'une organisation musulmane du nom de Merhamet avec laquelle nous travaillions pour distribuer de l'aide médicale. Plus tôt ce jour-là, nous étions arrivés avec un appareil d'anesthésie qui avait été demandé de toute urgence, et avons passé la matinée avec un jeune médecin passionné et ses collègues de Merhamet, à nous familiariser davantage avec leur travail pour voir de quelle manière nous pourrions mieux les aider. Nous étions un peu tendus à l'idée de cette rencontre avec le Docteur Zivkovic parce que tragiquement, Croates⁶ et musulmans, qui jusqu'à ces derniers temps s'étaient alliés en Bosnie-Herzégovine en combattant leur ennemi commun, les Serbes, se faisaient maintenant la guerre, et une haine d'une violence inouïe faisait à présent des ravages entre ces deux peuples. Comme nous avons été stupides et irréfléchis d'avoir invité un Croate catholique célèbre à venir nous retrouver alors que nous étions avec nos amis musulmans ! Nous sentions que nos hôtes étaient aussi un peu nerveux et un silence gêné s'était emparé de la pièce étouffante et mal aérée lorsque finalement Marijo arriva. Grand et large d'épaules, il fit irruption serrant contre lui une montagne d'esquimaux au chocolat.

« Servez-vous, je vous en prie ! », dit-il en riant, s'approchant tour à tour de chacun d'entre nous, et nous invitant à prendre ces petites gâteries offertes comme s'il était un vieil ami de tous ceux qui étaient là. En fin de compte, nous avons pu nous serrer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

leur base de Tuzla, et de nous remorquer chaque fois que nous aurions besoin de leur aide. Grâce à ces « anges gardiens » providentiels qui nous tractaient, nous avons pu progresser régulièrement. Finalement, nous sommes arrivés à la base onusienne à 3 heures du matin où, épuisés, nous avons tous sombré dans un profond sommeil – mais pas avant que Julie n'eût l'occasion de me dire, tout excitée, qu'elle avait conduit un des énormes véhicules tout-terrain sur le dernier tronçon de notre voyage nocturne. Elle me dit cela comme si la plus grande ambition de sa vie venait de se réaliser. Je me mis à penser qu'elle pourrait bien être un peu bizarre.

Le lendemain matin, nous sommes entrés dans la ville de Tuzla et avons été accueillis par un maire reconnaissant mais qui avait l'air fatigué. Nous avons déchargé tout tranquillement notre précieuse cargaison – des milliers de boîtes d'aliments déshydratés, de savon, de couches – dans un petit entrepôt de fortune où elle était ensuite fractionnée en lots, plus faciles à manipuler, qui étaient apportés aux réfugiés sur le terrain d'aviation voisin. Plus tard, nous-mêmes sommes arrivés dans cet énorme camp, qui logeait désormais trente mille personnes. Nous avons longé un chemin entre les tentes. Une jeune fille essayait de se laver les cheveux dans un seau, tandis que non loin une vieille dame portant un foulard sur la tête se démenait pour faire du feu avec une petite pile de cartons. Dans une tente, des médecins examinaient des enfants gravement sous-alimentés aux visages émaciés et sans expression. Je me rendis compte que Srebrenica n'était tombée que depuis dix jours. Dix jours que ces femmes et ces enfants assis devant leurs tentes, décharnés et brûlés par le soleil, avaient vu assassiner de sang froid – leur mari, leurs fils, leur père – et bien d'autres horreurs encore. Dix jours durant lesquels ils avaient traversé les forêts, terrorisés. En cours de route, au moins l'une d'entre elles, une jeune femme de

vingt ans, Ferida Osmanovic, se pendit à un arbre avec une écharpe. Et pendant qu'ils supportaient toutes leurs misères, je m'étais plaint de mon manque de sommeil et de bonne nourriture.

Tandis que nos ex-compagnons de voyage rentraient à Split en empruntant le même chemin qu'à l'aller, Julie et moi décidâmes de courir le risque de repartir en hélicoptère, vol militaire dont nous avaient parlé les Norvégiens. On nous recommanda de nous poster sur une aire d'atterrissage voisine pour y attendre l'arrivée de l'appareil. Le premier jour, il ne vint jamais. Les soldats qui attendaient nous dirent que la raison de ce retard c'était qu'on avait été incapable de trouver des pilotes qui n'avaient pas bu. J'avais d'abord cru qu'ils plaisantaient, mais le lendemain, quand l'énorme hélicoptère finit par atterrir, les membres d'équipage ukrainiens qui sortirent pour décharger la cargaison étaient manifestement en état d'ivresse. Nos amis norvégiens nous avaient prévenus que personne n'était autorisé à monter à bord de ces hélicoptères sans être muni d'un gilet pare-balles. Nous n'avions rien de tel. Quand nous eûmes expliqué le mauvais pas dans lequel nous étions à un sympathique employé d'un service d'écoute onusien qui lui aussi attendait qu'on le prenne pour retourner à Split, il nous prêta gentiment quelques sacs postaux bleus, nous disant qu'ils avaient la même couleur et la même forme que les gilets pare-balles standards.

« Vous n'avez qu'à bien les serrer quand vous montez à bord et l'équipage n'y verra que du feu », nous conseilla-t-il.

Il avait vu juste. Tandis que nous grimpons à bord de la vaste soute vide de l'hélicoptère, l'équipage nous dévisagea de ses yeux larmoyants tout en nous adressant des sourires stupides d'ivrogne. Je compris que si nous avions tenu n'importe quoi dans les mains, ou même rien du tout, ils n'en auraient même pas eu conscience. Le monstre nous avala comme la baleine de

Jonas et nous avons décollé. Nous bondissions de-ci de-là à l'intérieur de l'énorme tonneau métallique, car les pilotes employaient le « vol tactique », ce qui signifiait voler terriblement bas, serrer de près le flanc des collines, et virer d'un côté de la vallée à l'autre. Vraisemblablement cette tactique était nécessaire pour réduire le risque d'être abattu, mais je me demandais quand même dans quelle mesure leur état d'ébriété n'expliquait pas cette façon de procéder. Dans les deux cas j'aurais souhaité en mon for intérieur que nous eussions décidé de retourner par les chemins forestiers, mais on finit par atterrir sains et saufs à Split, et nous avons retrouvé Mary, notre gros camion, qui nous attendait fidèlement pour nous ramener à la maison. Nous l'aurions étreinte, si nous avions eu les bras assez longs.

². Appareil qui enregistre les heures de conduite et la vitesse du camion.

³. Agents qui préparent les documents douaniers nécessaires aux passages des frontières.

⁴. Île étroite et longue longeant la côte.

⁵. Ayant des difficultés d'apprentissage.

⁶. Principalement catholiques.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

temporel ou économique ; ceux qui venaient séjourner étaient invités à faire un don pour couvrir les coûts, mais ceux qui ne pouvaient pas se permettre de donner une participation n'étaient jamais refoulés. Avec le temps, pour joindre les deux bouts, ils vendirent la concession piscicole de saumon qu'ils possédaient sur l'Orchy et continuèrent tranquillement à accueillir chacun avec le sourire. La soupe-maison de maman devint célèbre en de nombreux endroits ; et les « étreintes d'ours » de papa le furent encore davantage.

Entre-temps, je suis entré à l'Université de Stirling pour étudier l'histoire, bien qu'au fond de moi-même je n'aie jamais désiré quitter le comté d'Argyll. J'avais passé la majeure partie de mon enfance à chasser le cerf et à travailler au grand air, aussi n'avais-je jamais entretenu le désir d'aller vivre dans une grande ville, ni d'envisager une carrière précise. Mes meilleurs amis restaient tous autour de Dalmally et y trouvaient un emploi. J'avais bien réussi mes examens de fin d'études et parce que cela semblait naturel qu'on l'exige de moi, je partis pour l'université. L'Histoire avait été ma matière préférée au lycée, d'où mon choix. Je n'ai pas tenu longtemps à Stirling cependant. Je découvrais que ma timidité, dont j'étais venu à bout jusqu'à présent en restant dans le voisinage immédiat d'amis intimes que je fréquentais régulièrement, devenait paralysante dans ce nouvel environnement. Impossible d'engager la conversation avec les autres étudiants, encore moins de me lier d'amitié avec eux ; aussi les week-ends je rentrais à la maison en stop pour voir mes amis et jouer au shinty. Equipé de mon cher maillot à rayures de l'équipe de Glenorchy et ma crosse de shinty à la main, je redevais heureux et confiant pendant quatre-vingt-dix minutes. « Bien joué, the Big Man ! » (le Grand Costaud) criaient les anciens sur la ligne de jeu quand je gagnais un tackle ou frappais la balle en direction du camp

adverse (heureusement, des coéquipiers comme Foxy, the Heekor et Pelé avaient hérité de surnoms plus créatifs). Puis je revenais sur le campus universitaire et me cachais dans ma chambre. Au bout de six mois j'ai failli briser le cœur de ma mère en quittant définitivement l'université. Je revins à Argyll pour travailler à nouveau en pleine nature – planter des arbres pour la Forestry Commission (organisme de gestion des forêts domaniales équivalant à l'ONF : Office National des Forêts), empiler du bois dans une scierie et finalement devenir pisciculteur de saumon. Pendant six ans, j'ai fait partie d'une petite équipe dont la responsabilité était de s'occuper des saumons qui nageaient dans les énormes cages-filets qui flottaient sur le Loch Craignish, lac tranquille aux eaux profondes situé à environ six kilomètres de la route goudronnée la plus proche. C'était un lieu de grande paix et la routine quotidienne paisible mais ardue me plaisait. C'était un endroit propice à la méditation et à la prière, et les gars avec lesquels je travaillais devinrent aussi de bons amis. Je pensais probablement passer le restant de mes jours à vivre et à travailler dans cette région de l'Écosse, et la plupart du temps j'étais tout à fait heureux de cette perspective, bien que les longs hivers froids et obscurs m'aient souvent incité à rêver de pays exotiques plus chauds et de nouvelles aventures.

Enfin, un soir pluvieux du mois de novembre 1992, Fergus et moi sommes allés prendre une bière au pub du village. Il y régnait un calme inhabituel. Il n'y avait pas eu de match de shinty ce jour-là car le terrain était détrempé et seul un petit nombre de camarades s'était présenté. Nous avons commencé à discuter de ce que nous avons vu à la télévision plus tôt dans la soirée. Un bulletin d'informations avait montré les souffrances de la population en Bosnie-Herzégovine qui avait fui le nettoyage ethnique et qui se trouvait à présent dans des camps

de réfugiés. La Yougoslavie que nous avons visitée quand nous étions adolescents était en train de se déchirer. En 1991, la Slovénie et la Croatie s'étaient déclarées indépendantes, mesure qui déclencha un conflit entre les Serbes, qui avaient dominé l'État yougoslave, et ceux qui désiraient faire sécession. Une année plus tard, la guerre civile éclata en Bosnie-Herzégovine, patrie des Croates, des musulmans et des Serbes, et un épouvantable conflit se joua devant les caméras du monde entier. À Medjugorje, la Reine de la Paix apparaissait encore aux six mêmes jeunes, et le titre qu'elle s'était donné avait revêtu une signification nouvelle. Au fil des années, ses messages se référaient invariablement au chemin de la paix, à la manière dont les guerres pourraient être évitées si nous vivions le message de l'Évangile. Exactement dix ans jour pour jour après son apparition à ces six enfants de Medjugorje, les premiers coups de feu de la guerre avaient été tirés. À mesure que l'horreur se déroulait devant nos yeux et qu'un flot de reportages de massacres sanglants, de nettoyage ethnique et de viols en nombre stupéfiaient l'Europe des temps modernes, la raison d'être de certains des messages de la Vierge Marie et l'insistance avec laquelle elle les avait délivrés, devenait beaucoup plus claire. Peut-être trop peu de ceux d'entre nous qui avaient eu le privilège d'entendre ses messages et de croire en leur authenticité les avaient vraiment mis en pratique dans leur vie.

Le bulletin d'informations ce soir-là était centré sur un camp près de Medjugorje. C'est sans doute pour cette raison que l'on commença à manifester notre intention d'aller aider les gens là-bas. Nous avons entendu parler d'une association basée à Londres qui organisait des transports d'aide à destination de Medjugorje, aussi très vite on envisagea de lancer un appel dans notre région pour recueillir de l'aide et l'acheminer avec l'un de ces convois. Après l'heure de fermeture du pub, en rentrant à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une nouvelle œuvre non confessionnelle et, en plus des membres de notre famille, on convia à la première réunion du conseil deux amis non-catholiques qui avaient déjà accompli un énorme travail. On collabora avec un juriste de la ville la plus proche, Oban, pour rédiger des statuts et lors de notre première réunion plutôt informelle on élit mon beau-frère Ken, le mari de Ruth, président de séance. Ce conseil se réunissait trois ou quatre fois par an. Quant à Julie et moi, appuyés pleinement par papa et maman (en dépit du fait qu'ils dirigeaient aussi le centre de retraite) nous accomplissions le travail quotidien, aidés d'une armée de bénévoles.

Julie, qui entre autres talents avait heureusement celui de la gestion, assumait la responsabilité de remercier les donateurs et d'enregistrer leurs noms et adresses. En ce qui me concerne, j'effectuais la plupart des déplacements à l'intérieur de l'Écosse pour recueillir les dons, et me chargeais du programme et de la préparation des livraisons. Entraient également dans mes attributions les contacts avec nos partenaires pour modifier les zones d'intervention, l'enregistrement des listes de demandes, l'établissement des documents douaniers, le planning des itinéraires, et même les tentatives pour réparer les trous dans le toit de notre camion. J'écrivais aussi les lettres d'appel pour obtenir des dons ou des fonds, et les lettres d'informations que nous commençons à envoyer à un nombre croissant de ceux qui soutenaient notre mission. À mon grand étonnement, je découvris que cela me plaisait beaucoup. En fait, pour joindre les deux bouts (j'étais encore bénévole vivant de mes économies et bénéficiant du logement gratuit de mes parents), je commençai à écrire quelques articles sur d'autres sujets sans rapport les uns avec les autres, et je les vendais à diverses publications. Bien entendu, nous passions énormément de temps à faire les aller-retours à travers l'Europe avec notre camion. Dans l'année qui

suivit notre premier voyage avec la Land Rover, je me suis ainsi rendu plus de vingt fois en Bosnie-Herzégovine.

Tout en enrichissant mon expérience chaque fois que je faisais une de ces livraisons, j'apprenais au moins autant des gens qui, par des moyens fort divers, soutenaient notre œuvre dans notre pays. Certains des actes de générosité qu'il m'était arrivé de vivre m'avaient très profondément ému et stimulé.

Mrs Duncan Jones habitait un petit cottage – le même que celui décrit dans les contes de fées – au bout d'un sentier très rocailleux près du village de Kilmartin. Nous aimions lui rendre visite avec notre camionnette pour passer prendre diverses marchandises – non seulement ses propres dons mais aussi ceux qu'elle avait reçus d'amis des environs. À chacune de nos visites, elle nous offrait de merveilleux bols de soupe maison, et, « afin de nous donner des forces pour le voyage en Bosnie », elle nous faisait les plus délicieux cakes aux fruits que j'aie jamais goûtés. Ces cakes contenaient une quantité astronomique de cognac. Il lui arrivait de les laisser, pour que nous les prenions, dans une station-service bien précise sur la route de Glasgow, bien enveloppés et accompagnés d'un petit mot d'encouragement. Son mari, pasteur de l'Église épiscopale, était mort peu de temps après que nous ayons fait sa connaissance, mais son dur labeur et sa contribution pour soutenir nos efforts ne faiblirent jamais. Une fois, je me rappelle être venu la voir pour prendre un nouveau tas d'objets qu'elle avait rassemblés. Quand elle me servit ma soupe, je remarquai que, au lieu d'une louche, elle utilisait une vieille tasse pour remplir mon bol. D'un coup d'œil circulaire j'aperçus ses placards et ses étagères, ils étaient vides, presque tout avait disparu. Inquiet, je lui demandai si elle allait bien.

« Oui, parfaitement, sourit-elle.

– Vous allez déménager ? demandai-je.

– Non, non. J’adore être ici. Non, simplement je pensais à ces familles en Bosnie qui rentraient chez elles en ayant tout perdu. Elles ont besoin de ces petits équipements plus que moi maintenant. Après tout, une vieille dame comme moi, qui vit seule, a-t-elle vraiment besoin d’une louche ? Ou d’assiettes ou de casseroles en surplus ? »

Je redescendis lentement la côte qui conduisait à sa maison, ma camionnette toute pleine de ses ustensiles de ménage et le cake soigneusement enveloppé sur le siège près de moi. Dans mon rétroviseur, je voyais Mrs Duncan Jones qui me faisait au revoir de la main. Elle arborait un magnifique sourire épanoui.

Je fus mis à l’épreuve de bien d’autres manières aussi. Quelques semaines auparavant, Julie et moi (nous étions maintenant fiancés en vue de notre mariage) bavardions sur le dernier tronçon de retour d’un autre périple en Bosnie-Herzégovine et avec tact elle se mit à me poser des questions sur ma timidité – et mes vêtements. À sa grande consternation, je venais de lui dire, d’un ton assez suffisant, que tous mes vêtements (sauf mon kilt) pouvaient tenir dans une seule machine à laver. Elle prenait ainsi conscience que mon aspect si peu présentable n’était pas seulement dû au fait qu’en ce moment je conduisais et chargeais des camions tout au long de la journée.

« Ah, je comprends maintenant pourquoi tous tes vêtements ont cette même couleur horrible d’un gris indéfinissable, dit-elle d’un ton sec après un bref silence.

– Que penses-tu faire quand tout ceci sera terminé ? Est-ce que tu reprendras le travail de pisciculteur ? me demanda-t-elle.

– Je ne sais pas au juste, répliquai-je après un petit temps de réflexion.

– Ce dont je suis sûr cependant, c’est que ce ne sera pas une activité qui n’intégrerait pas les relations humaines ! »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voyage me laissa penser que c'était simplement un acte de vandalisme commis au hasard, mais comme l'air froid de la nuit s'engouffrait dans notre compartiment, et que nous faisons de notre mieux pour nous blottir sous nos maigres couvertures, je me demandai s'il était bien sage de voyager dans ce pays que je connaissais si peu. Mais je me remémorai le courriel qui m'avait conduit jusque-là. Je l'avais reçu, d'une façon tout à fait fortuite, quelques semaines auparavant d'une Américaine qui s'appelait Kristl Killian. Elle se présentait comme bénévole travaillant auprès d'enfants de Roumanie que l'on avait abandonnés dans des hôpitaux de la ville de Tîrgu Mures, et elle nous lançait un appel désespéré pour que nous lui fassions parvenir des fournitures de base.

« À l'hôpital pour sidéens où je travaille, nous avons perdu neuf enfants pendant la période de Noël, écrivait-elle. Les autres sont en train de mourir de faim ou de maladies liées au SIDA. La situation est grave. Les enfants de plus forte constitution s'en prennent aux plus faibles et leur dérobent leur nourriture, et comme nous ne sommes que deux infirmières pour quarante enfants, les plus petits et les plus faibles finissent par mourir de faim. JE VOUS EN PRIE, aidez-nous. »

Maintenant que nous commençons à recevoir un grand nombre de demandes d'aide, le ton de celle-ci nous avait interpellés. Un sentiment de désespoir sincère nous poussait à intervenir. Déjà notre premier chargement de nourriture, de vêtements, de jouets et de médicaments était en route pour Tîrgu Mures, et j'étais en route pour me renseigner précisément sur la situation et voir quelle aide nous pouvions apporter.

Quand je sortis, tout frissonnant, de la gare de Tîrgu Mures, tôt le lendemain matin, je fus soulagé d'être accueilli par Kristl, séduisante petite dame aux cheveux bruns coupés au carré et dont le large sourire ne quittait guère le visage. On se dirigea

vers un café voisin. Devant une boisson chaude bienvenue, elle me conta son histoire. La première fois qu'elle avait visité la Roumanie, c'était en touriste. Blessée dans un accident de voiture, elle atterrit dans un hôpital de quartier pour un court séjour avant d'être rapatriée par avion aux USA. Tandis qu'elle se remettait chez elle, elle ne pouvait s'empêcher de penser aux enfants abandonnés qu'elle avait rencontrés dans les salles d'hôpital en Roumanie, et elle décida qu'une fois rétablie, elle retournerait là-bas afin de faire le maximum pour leur venir en aide. À son retour en Roumanie, elle s'installa à Tîrgu Mures et entreprit rapidement de visiter les hôpitaux. Peu à peu, un petit groupe d'amis roumains se joignit à elle.

Kristl m'expliqua que durant les années 80 et au début des années 90, des milliers d'enfants roumains avaient été infectés par le virus VIH lors de procédures hospitalières courantes. Des seringues, des vaccins et du sang contaminé avaient transmis la maladie. En conséquence, la Roumanie avait le plus fort taux de cas pédiatriques de VIH en Europe. Le fait que la majorité des enfants infectés de cette manière fussent Roms (Gitans) – groupe ethnique marginalisé et souvent victime de discrimination – conduisit à diverses théories du complot. Quelles que soient les raisons de la contamination, dans toute la Roumanie, des milliers d'enfants séropositifs vivaient dans des hôpitaux – souvent abandonnés par des parents qui avaient été encouragés par les autorités à le faire.

Il y avait alors en Roumanie plus de cent mille enfants vivant dans des établissements hospitaliers. Le dernier dirigeant communiste de ce pays, le tristement célèbre Nicolae Ceausescu, qui avait gouverné la Roumanie pendant vingt-cinq ans, avait été renversé neuf ans seulement auparavant. Avec son épouse Elena, il avait été capturé, condamné à mort et fusillé par un peloton d'exécution. Mais l'odieux héritage de son règne était encore

affreusement manifeste, peut-être plus particulièrement dans les milliers d'orphelinats, hôpitaux et rues des grandes villes où des enfants qui n'avaient jamais connu l'amour de leur famille enduraient les souffrances d'une vie brisée.

Kristl et sa petite troupe d'auxiliaires dévoués visitaient à présent des salles d'hôpital de Tîrgu Mures de façon régulière pour passer du temps avec les enfants, essayer de leur parler et de jouer avec eux. La situation des enfants à l'hôpital des maladies infectieuses – ceux dont elle avait parlé dans son courriel – était des plus terribles. Les enfants qui étaient abandonnés là, étaient délaissés dans tous les sens du terme. Leur unique perspective était de passer le restant de leurs jours là, et chaque semaine, des enfants mouraient tout seuls dans leur petit lit. Il y avait un climat de tension croissante et même d'animosité entre le personnel rémunéré et ces bénévoles car ils étaient perçus comme critiques tout simplement parce que leur attitude à l'égard de ces enfants rejetés contrastait tellement avec celle des infirmières et des médecins. Les mots coulaient à flots de la bouche de Kristl comme si elle avait eu hâte de raconter toute l'histoire à quelqu'un. Et dans le tableau sombre qu'elle brossait, on voyait même affleurer un humour pétillant. Elle s'amusait des erreurs qu'elle commettait chaque jour dans ce pays étranger, elle qui ne ménageait pas sa peine pour en apprendre la langue et la culture.

« Ce matin, en arrivant à ma voiture, je me suis rendu compte que je l'avais très mal garée hier soir, et qu'elle bloquait celle de mes voisins. Il y avait un petit mot sur mon pare-brise, dit-elle en riant. Il disait tout simplement *Cretina*. Je ne peux pas m'empêcher d'en rire. Il faudra que j'aille trouver le voisin ce soir pour lui présenter mes excuses. »

Je fus frappé par sa vaillance et sa force de détermination, mais surtout par sa foi très évidente en Jésus. Elle avait été élevée

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il s'était déjà rendu en Roumanie et se montra vivement intéressé par ce que nous faisons. Une heure à peine après qu'il eut fait ma connaissance, il me déclara qu'il me donnerait tout l'argent nécessaire pour construire la maison et qu'il aimerait m'accompagner lors de son ouverture l'année suivante. Il m'indiqua la date à laquelle il escomptait l'achèvement des travaux, et ne me laissa pas douter un seul instant que je devais tout mettre en œuvre pour qu'ils soient réellement terminés à cette date. Heureusement, on réussit à respecter le calendrier, et au début de l'année 2001, nous nous sommes rendus Duncan et moi à Tîrgu Mures. Nous étions accompagnés de sœur Marthe, jeune religieuse en habit blanc, dont j'avais récemment fait la connaissance. Je l'avais invitée à venir avec nous, car elle avait une très grande compétence dans la rééducation des enfants ayant des difficultés d'apprentissage et nous attendions d'elle aide et conseils. Nous formions un trio disparate. Duncan, qui, je m'en étais déjà rendu compte, cachait sous une apparence d'« homme dur » et bourru un cœur tendre et généreux, était fasciné par la sérénité émanant de cette belle jeune femme qui avait fait vœu de chasteté, pauvreté et obéissance. Duncan l'interrogeait pour tâcher de découvrir pourquoi elle avait choisi ce chemin et pourquoi, ne possédant rien aux yeux du monde, elle était remplie d'une joie rayonnante. Nous eûmes quelques discussions animées sur le sens de la vie, et en réponse aux interrogations de Duncan, elle promit qu'elle prierait pour lui tous les jours. Le point culminant de cette visite fut l'ouverture officielle de Bannatyne House, qui nous avait permis de sortir encore dix enfants de l'hôpital. Cette maison devait devenir la maison des filles, alors qu'Iona House serait à l'avenir réservée aux garçons. Certains dans ce groupe étaient beaucoup plus gravement malades et handicapés que dans le premier groupe. Une autre fête avec tous les gosses – ils étaient à présent vingt –

eut lieu dans notre parc. Duncan, que les gosses adoraient, nous dit que c'était l'un des plus beaux jours de sa vie. Après notre déjeuner, on s'assit dehors pour bavarder pendant que les gosses jouaient autour de nous. À un moment donné, je remarquai que depuis un petit bout de temps, Duncan avait disparu derrière la maison. Quand il revint, on aurait dit qu'il avait pleuré. Il paraissait avoir du mal à trouver ses mots. Il nous révéla qu'il venait de vivre une rencontre personnelle avec Dieu.

« Dieu voulait que je devienne comme vous, les amis, dit-il, en essayant de sourire. Dieu m'a proposé un choix. J'ai décidé que c'était impossible, et Il ma quitté. Je ne peux pas. Je ne peux pas tout abandonner.

– Mais Dieu ne veut pas vous ôter ce que vous avez, Duncan, lui dit Ibi avec douceur. Il veut vous donner quelque chose. »

Duncan reste un bon ami à moi et m'a apporté, ainsi qu'à notre œuvre, un appui considérable au fil des années. Dans son autobiographie *Anyone Can Do It*¹⁰, il décrit cette rencontre avec Dieu, et je trouve que le compte-rendu sincère qu'il fait de cette expérience est d'une honnêteté et d'une humilité désarmantes. Je prie pour qu'un jour, il puisse trouver la force d'accepter ce don.

La générosité de Duncan et l'ouverture de Bannatyne House signifiaient qu'il ne restait désormais plus que quatre enfants très malades à l'hôpital. Aussi avons-nous procédé à une nouvelle collecte de fonds pour acheter une petite maison mitoyenne de notre propriété, à aménager pour qu'elle corresponde à notre projet. Pendant l'achèvement des travaux de cette troisième maison, je fis une nouvelle visite à l'hôpital. Une des petites filles, Juliana, se cognait sans cesse la tête, toute collée de sang, contre les barreaux de son lit, tandis que ses maigres bras se coinçaient dans les ressorts métalliques sous son sommier. Son visage était inexpressif et elle semblait ne pas être

consciente de tout ce qui l'entourait. Je sentis la colère monter en moi. Comment le personnel pouvait-il la voir dans cet état et ne pas faire le moindre geste pour capitonner le lit ou protéger sa tête des barreaux de fer ? Le médecin dans la salle, qui semblait incapable de reconnaître le prix de ces enfants, et que tous nos efforts pour leur procurer une maison laissaient perplexe, montra Juliana du doigt.

« Vous savez, me dit-il, je ne sais vraiment pas pourquoi vous ouvrez une nouvelle maison. Cette petite sera certainement morte avant. »

Quand je revins quelques mois plus tard, et que je visitai pour la première fois notre troisième maison, Rosie's House (en référence à l'une des petites filles qui était morte à l'hôpital) je fus accueilli à la porte d'entrée par Juliana, qui était soutenue par Ana Maria, membre du personnel qui avait consacré des heures et des heures à veiller sur elle, et lui avait appris à marcher. Juliana paraissait tellement différente. Ses cheveux repoussaient et ses blessures à la tête s'étaient cicatrisées. Elle avait déjà pris près de trois kilos. Elle me prit la main et entreprit de me faire visiter sa maison. Elle était surtout impatiente de me montrer sa belle chambre aux couleurs vives. Sur son lit se trouvait un petit ensemble de peluches, ses jouets à elle ! La salle d'hôpital était désormais inoccupée.

La gestion de ces trois maisons était une tâche redoutable pour Ibi et son équipe. Les enfants avaient une foule de besoins urgents, tant sur le plan médical qu'affectif. On dut monter un réseau d'experts professionnels pour entourer l'équipe de base des aides-soignantes, médecins, kinésithérapeutes, psychologues, psychiatres, pasteurs et religieuses ; tous étaient impliqués. Pour la première fois, les enfants pouvaient bénéficier de médicaments anti-rétroviraux et d'une alimentation appropriée. Comme si ce projet extrêmement éprouvant ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chapelle improvisée où le père Garry et le père Pat célébrèrent la messe. L'assemblée chanta de tout son cœur et pria que Dieu les délivre de ces camps et les ramène sains et saufs chez eux. Ils prièrent également pour tout le peuple d'Écosse qui les avait aidés quand tout leur faisait défaut.

Le père Garry fut prévenu que notre dernier conteneur avait été dédouané plus tôt que prévu et devait nous parvenir sous peu. Il supplia ceux qui nous entouraient et qui avaient entendu le message, de ne pas divulguer cette information. « N'ébruitez rien de ceci, implora-t-il, nous ne tenons pas à distribuer son contenu sur-le-champ car nous voulons pouvoir le donner à ceux qui vont retourner dans leur village dans les prochaines semaines. Nous voulons encourager et soutenir ceux qui vont faire l'effort de reprendre leur activité agricole et dissuader ceux qui comptent s'éterniser dans ces camps. Pour l'instant, nous voulons le décharger dans notre dépôt. Aussi nous ne tenons pas à ce qu'il y ait foule. »

Je jetai un coup d'œil au « dépôt » qu'il me désignait du doigt. C'était un conteneur maritime précédemment vidé, qui avait été expédié d'Écosse, sur les portes duquel on avait peint à la bombe d'une façon grossière « WITH LOVE FROM SCOTLAND¹⁴ ». Je souris en me remémorant une de nos bénévoles, Debbie, qui nous avait tous surpris juste avant que le camion ne quitte notre entrepôt de Glasgow. Au moment où le chauffeur grimpait dans la cabine pour entamer son long trajet vers le port, Debbie escalada soudain une pile de palettes près du camion et sortit de son blouson une bombe de peinture blanche. Tandis que nous riions aux éclats, elle, telle une tagueuse expérimentée qu'elle était sans aucun doute, écrivit son message avec panache. Comme je l'ai constaté la dernière fois que je suis venu, ce conteneur avec cette inscription toujours aussi nette se trouve

encore actuellement à notre QG du Liberia, plus de dix-huit ans plus tard !

Mais les appels du père Garry furent vains. Lorsque le grondement du camion se fit entendre, des centaines de personnes en haillons s'étaient déjà rassemblées pour proposer leur aide. Leur désespoir était visible. J'avais toujours aimé charger et décharger des camions – et surtout pouvoir distribuer le contenu de ceux que j'avais aidés à remplir à Glasgow. En fait, j'avais moi-même effectué l'enlèvement de la plupart des marchandises de ce chargement dans les maisons, écoles et églises d'Écosse. Je connaissais bon nombre des personnes qui avaient fait ces dons. C'était habituellement un vif plaisir de pouvoir, au retour, garantir à ces généreuses personnes que j'avais vu de mes propres yeux que leurs dons avaient bien été attribués à ceux qui étaient dans le besoin. Mais le déchargement de ce conteneur-ci fut un de ceux qui m'a le plus coûté. Le père Garry et le père Pat étaient partis en voiture pour dire la messe dans l'autre camp, et avaient confié à quelques-uns d'entre nous la responsabilité des opérations. Tous ces gens qui nous entouraient étaient affamés. Et ils avaient chez eux des enfants nus qui avaient faim également. Il leur fallait absolument quelque chose à manger, et il leur était difficile de comprendre pourquoi nous ne pouvions pas leur distribuer ce que renfermait ce conteneur-là. Faute d'une enceinte close et sécurisée, on décida de former une chaîne humaine pour transférer le plus rapidement possible les dons dans le dépôt, tandis que d'autres tenteraient de contenir cette foule de plus en plus importante et insistante. Certains se mirent à pousser des cris de colère, et petit à petit plusieurs milliers de personnes s'étaient massées là. Le jour baissait. Zinnah, qui travaillait avec le père Garry depuis de nombreuses années, et qui avec calme organisait l'équipe, me dit de ne pas m'inquiéter et m'expliqua qu'il avait envoyé un

message demandant que des troupes d'ECOMOG viennent à la rescousse. À mon grand soulagement, quelques minutes plus tard, plusieurs soldats nigériens descendaient d'un pick-up et rétablissaient l'ordre. Fauteuils roulants, paquets de vêtements, outils agricoles, boîtes de lunettes et sacs contenant notre célèbre savon furent transportés avec célérité dans l'autre conteneur qui fut alors bien cadenassé, tandis que se dispersait dans l'obscurité du soir la foule mécontente et déçue.

Alors que le déchargement de ce conteneur avait été une opération difficile, surtout pour ceux qui étaient si démunis et devaient se contenter d'observer, je comprenais vraiment à quel point il était important d'encourager et de soutenir le retour des populations vers leurs villages et leurs fermes d'origine où elles pourraient retrouver leur mode de vie leur permettant de subvenir à leurs besoins. En restant dans les camps, elles couraient le risque de devenir de plus en plus dépendants de l'aide. Il était assurément aisé de comprendre pourquoi certains se montraient si peu enthousiastes à l'idée d'un retour. En dehors des circonstances traumatisantes dans lesquelles beaucoup avaient fui leurs villages, il y avait aussi la perspective peu séduisante d'un retour vers des fermes envahies de végétation dans des régions qui, à présent, n'offraient ni soins de santé ni scolarisation. Entre repartir et rester, le choix pour les familles n'était pas facile à faire.

Sans aucun doute, les forts gaillards, machettes à la main, qui s'entassèrent dans le véhicule du père Garry deux ou trois matins plus tard, étaient tout à fait déterminés à reconstruire leur ancienne vie. On était quatorze serrés dans le pick-up à notre sortie de la ville ; on franchit d'abord les postes de contrôle d'ECOMOG, puis on pénétra dans ce qui avait été un territoire contrôlé par les rebelles ces dernières années. De temps en temps, comme nous traversions ce paysage dévasté par la guerre,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

expérience, adolescents. Elle s'était définie comme pilote d'un petit avion au Malawi. Cela évoquait des images romanesques, peut-être en partie à cause d'un livre très apprécié de la famille, *Out of Africa* (Souvenirs d'Afrique). Bien que nous ayons reçu plus d'un millier de lettres à cette époque-là, celle de Gay était restée gravée dans notre mémoire. Maman lui avait écrit, avait reçu une charmante réponse. Aucune nouvelle depuis.

Alors que nous poursuivions nos réflexions sur le Malawi et sur Gay, il y avait, comme toujours, un groupe de retraitants nous réservant quelques surprises, qui séjournait à Craig Lodge. Parmi eux se trouvait un homme d'affaires des Midlands, Tony Smith. On ne l'avait encore jamais rencontré. Lorsque Tony nous déclara que non seulement il connaissait Gay Russell mais en plus qu'il travaillait actuellement avec elle au Malawi, on eut quelque difficulté à le croire. Tony nous raconta comment, à la suite de sa propre expérience de conversion à Medjugorje quelques années auparavant, il avait eu l'idée de construire une réplique de cette gigantesque croix sur une montagne quelque part en Afrique, pour ceux qui ne pourraient jamais se permettre d'aller en pèlerinage à Medjugorje. Avec le temps, on lui avait présenté Gay, et ensemble ils construisaient à présent cette croix en béton au sommet de la montagne surplombant la ville de Blantyre, où elle demeurait. Tony nous mit en contact avec Gay par courriel. Après une interruption de dix-huit ans, on reprit avec elle de chaleureux messages. Entre autres choses, on apprit qu'elle et son époux David étaient aussi impliqués dans des projets d'aide aux victimes de la famine dans leur pays. Ils insistèrent pour que nous venions leur rendre visite dès que possible.

Entre-temps, on entama également des contacts avec d'autres personnes qui menaient à bien des plans d'aide d'urgence au Malawi. Parmi elles, il y avait une anthropologue de l'Université

de Saint-Andrews, qui avait vécu précédemment chez les Chewas et étudié leur société matrilineaire (dans ce système de filiation, chacun relève du lignage de sa mère) dans certains villages du centre du pays. En partenariat avec ses amis de ces villages, elle avait conçu un projet destiné à procurer de l'aide alimentaire à des villages bien ciblés. Le projet avait deux objectifs, avant tout sauver les populations de la famine, et leur permettre de rester dans leur village plutôt que d'émigrer vers des villes ou de grandes agglomérations en quête de nourriture. De cette manière, ils pourraient planter leur prochaine récolte et en prendre soin, et éviter ainsi l'effondrement de leur mode de vie (comme cela arrive si souvent en cas de famine). On lança donc un nouvel appel à nos généreux donateurs en constante augmentation, au profit de la population sous-alimentée du Malawi. Des centaines de chèques rédigés par de bienveillantes personnes commencèrent à arriver à Dalmally et, très vite, Ruth et moi avons fait des plans pour notre premier voyage au Malawi. Nous voulions rendre visite à Gay et aux équipes avec lesquelles elle travaillait dans la région sud du pays, mais au préalable nous tenions à participer à la première livraison de nourriture aux deux villages situés au centre du pays.

Alors que nous quittions l'aéroport de Lilongwe (la capitale), pour prendre la route du sud en direction de ces villages, nous sommes passés devant les énormes silos à grain de l'État. Ils étaient reconnaissables car de récents articles de journaux avaient signalé que les réserves de céréales qui auraient dû y être entreposées, précisément pour une pénurie telle que celle-ci, avaient en fait été vendues par le gouvernement. On découvrit que les silos qui pouvaient contenir cent soixante-sept mille tonnes de maïs étaient absolument vides. Le gouvernement prétendit que le Fonds Monétaire International (FMI) lui avait conseillé de vendre ces réserves afin de contribuer au

remboursement de la dette du pays – assertion niée par le FMI qui dit n’avoir reçu aucun paiement. Pendant ce temps-là, une enquête menée par l’Office anti-corruption avait révélé que des politiciens haut placés et des cadres du secteur privé avaient largement bénéficié de cette vente. Parmi ceux que l’on accusait figurait le ministre chargé de la réduction de la pauvreté.

Au moment de quitter la ville pour poursuivre notre voyage, nous nous remplissions la vue de nos premières impressions sur le Malawi. Il était d’une beauté singulière. Les deux côtés de la route grouillaient de monde : des femmes portaient sur la tête du bois à brûler, des hommes poussaient des bicyclettes sur lesquelles étaient empilés à une hauteur impressionnante des tas de charbon de bois, et des enfants portaient des seaux d’eau aux couleurs vives. Dans les champs à côté de la route, des villageois labouraient la terre, la retournant avec des houes, prête à être plantée. Des maisons en pisé (briques de boue séchée) ou en torchis (glaise et foin hâché) aux toits de chaume débordants étaient regroupées en petits villages au bord de la route. De curieux baobabs nous enchantaient, leurs énormes troncs se divisaient en couronnes relativement petites, leur donnant l’aspect d’un arbre planté à l’envers. Des collines géologiquement atypiques commencèrent à se profiler dans la brume. À l’horizon au sud, Bunda au dôme arrondi et Nkhoma aux pentes plus abruptes et à la cime remarquablement pointue se dressaient audacieusement au milieu de la plaine environnante, dédaignant l’appui de collines plus basses. Des sacs de haricots et de farine de maïs étaient entassés dans le camion que nous suivions, et ils constituaient le premier envoi de nourriture destiné à « nos » villages, et acheté à des négociants de la ville. Tout en aidant à organiser l’approvisionnement de ces vivres chez les négociants, c’était la première fois que je réfléchissais au problème de la faim et de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous avons tiré de nos poches quelques galets d'Écosse provenant de notre propre colline – celle qui se trouve derrière Craig Lodge sur laquelle papa avait construit un « Chemin de Croix », et quelques-uns de la colline de Medjugorje où avaient eu lieu pour la première fois les apparitions de la Sainte Vierge. Ils furent déposés dans les fondations béantes, déjà comblées de pierres du Malawi, et on pria Dieu qu'Il accorde sa bienveillante protection à ce projet ainsi qu'au Malawi. Je promis aux Russell que je reviendrais très vite.

Dès notre retour en Écosse, on redoubla d'efforts pour collecter des fonds. Un certain nombre des bénévoles rencontrés au Malawi, qui accomplissaient un travail si magnifique, avaient désespérément besoin de financement pour un nombre toujours croissant de bouches à nourrir, et nous leur avons promis que nous ferions tout ce que nous pourrions. Avec Gay qui coordonnait nos actions sur place au Malawi, nous fûmes immédiatement en mesure de faire parvenir des fonds à nos nouveaux amis. On relata nos expériences au Malawi dans nos lettres d'information et on réussit à obtenir une certaine couverture médiatique.

Chaque fois que je rentrais d'un voyage à l'étranger, j'avais coutume de faire un petit exposé accompagné de photos à nos bénévoles ainsi qu'aux jeunes qui habitaient Craig Lodge, pour consacrer une année de leur vie à prier et servir ceux qui venaient pour des retraites. C'était très souvent grâce aux retraitants de Craig Lodge que notre œuvre grandissait, aussi était-il vital de tenir cette communauté informée de nos réalisations et d'entretenir l'enthousiasme des jeunes afin qu'ils puissent s'en faire l'écho auprès des hôtes intéressés et désirant en savoir plus. Trois jours après avoir fait mon exposé, Maureen Callaghan, jeune fille de cette communauté, m'aborda pour me dire que lorsque je leur avais parlé du Malawi, elle avait eu le

cœur brûlé d'un feu ardent. Depuis, elle ne cessait de penser à ce qu'elle avait entendu et le désir de partir là-bas pour aider la taraudait. Du coup, elle avait fait deux nuits blanches. Elle n'avait jamais été dans aucun pays en voie de développement et n'avait pas eu, jusqu'ici, la moindre intention de s'y rendre. Deux autres jeunes filles de la communauté – Lisa et Nicola – ont, elles aussi, été touchées de la même manière. Elles ont donc décidé d'entreprendre un « voyage de mission » au Malawi, financé par le *Craig Lodge Trust* (institution caritative fondée pour administrer *The House of Prayer*). Gay fut enchantée d'apprendre cette nouvelle et sur-le-champ, elle se mit en quête d'une petite maison à louer au pied de la « montagne à la croix » à Blantyre. Elle vécurent là pendant cinq semaines parmi les plus pauvres des pauvres en assistant sœur Lilia, et elles commencèrent à collaborer avec le prêtre de la paroisse locale pour discerner les enfants qui avaient le plus besoin de soutien et de prise en charge.

Trois mois après ma première visite, je retournais au Malawi en novembre 2002, cette fois pour rendre visite à ceux que désormais nous financions et pour prendre contact avec d'autres groupes signalés par Gay comme ayant besoin d'aide. Cette fois-là, j'étais accompagné de deux journalistes du *Herald*, le journal de qualité le plus diffusé d'Écosse, qui avaient accepté d'écrire un article sur la situation au Malawi et sur les actions que nous y menions. À ce moment-là, comme on l'avait prédit, les conséquences de la famine s'étaient aggravées. Même sans famine, novembre marquait souvent le début des mois de disette. Mais cette année-là, les gens avaient déjà depuis longtemps épuisé toutes leurs réserves.

Je pris alors conscience que les projets d'aide alimentaire d'urgence les plus efficaces étaient très souvent menés par les églises qui avaient l'avantage d'une structure permanente,

pouvant être mobilisée pour créer des réseaux de bénévoles à l'échelon de la paroisse. Lors de cette visite, j'ai passé du temps avec plusieurs groupes de religieuses et de prêtres qui accomplissaient un travail colossal. Aucun ne paraissait particulièrement choqué par cette famine, et tous avaient des solutions qui avaient fait leurs preuves depuis de nombreuses années, et qu'ils avaient adaptées selon les nécessités. À Namitembo, zone très reculée et durement éprouvée par la famine, vivaient deux prêtres missionnaires, le père Owen O'Donnell de Glasgow et le père Frank de Liverpool. J'ai séjourné chez eux pendant deux ou trois nuits. Tout en les écoutant s'exprimer l'un et l'autre avec leur fort accent caractéristique de leur ville d'origine, je remarquai qu'entre eux le soir, ils parlaient Chichewa, la langue locale, et j'avais la nette impression qu'ils étaient plus à l'aise ici qu'ils ne le seraient de retour sur les rives de la Clyde ou de la Mersey. Leur paroisse était démesurément étendue, forte de ses quatre-vingts mille habitants. Un gigantesque réseau avait été organisé avec des aides-soignantes à domicile, toutes bénévoles, spécialement formées pour prendre soin des orphelins et des malades de la paroisse (la plupart atteints du SIDA et qui mouraient ici chez eux). Le premier soir de mon séjour, le père Owen me fit visiter leur école secondaire récemment construite, la seule de toute la région, totalement équipée, y compris de laboratoires de sciences. La création de ce lieu d'éducation avait été, à n'en pas douter, inspirée par l'amour. En y regardant de plus près, je découvrais que les petits bacs dans les laboratoires avaient été en fait réalisés avec des boîtes à gâteaux en métal. Tout à côté de l'école se trouvaient d'imposants entrepôts où était stockée de la nourriture en quantité suffisante pour répondre aux besoins d'urgence de huit cent quatre-vingts familles pendant encore un mois. Néanmoins, le père Owen s'inquiétait déjà de savoir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Durant le mois de janvier 2003, les premiers *Mary's Meals* furent préparés et servis à Chilomoni. La même semaine, la même chose se produisait pour la première fois dans ces villages reculés et affamés à Chipini. Les religieuses des *Medical Missionaries of Mary*, qui y font un travail remarquable, avaient organisé pour sept petites écoles primaires le programme alimentaire, basé point par point sur un modèle identique de bénévolat pour la préparation du Likuni Phala. Le taux de malnutrition infantile y était particulièrement élevé et bon nombre d'enfants n'allaient pas à l'école à cause de la faim et de la pauvreté. C'est ainsi que débutèrent les *Mary's Meals* simultanément dans un cadre urbain et rural.

Ma première visite à Chipini, après le lancement de *Mary's Meals*, eut lieu malheureusement au cours d'une nouvelle famine, car en 2003 les pénuries alimentaires y étaient plus aiguës que jamais. À l'école primaire de Chinyazi, des enfants d'une maigreur squelettique faisaient la queue calmement en silence en attendant de recevoir leur part de *Mary's Meals*. Bien trop sagement ! Beaucoup de ces enfants passèrent devant moi, le blanc avec son appareil photo, comme si je n'étais pas là : aucun rire, aucune de ces bousculades habituelles pour être sur la photo. Il était déjà midi et ils étaient bien trop préoccupés par leur premier repas du jour. De petits groupes d'enfants s'assirent dans la poussière et en silence mangèrent leur porridge. Pour la plupart, ce serait bel et bien l'unique repas de la journée. Près de l'école, devant une case en pisé, j'aperçus une « gogo » (grand-mère) assise et entourée des plus jeunes de ses petits-enfants. Je m'attardai un moment avec elle. Elle m'expliqua que sa fille, la mère des enfants, venait de mourir et qu'elle était à présent la seule à pouvoir s'occuper d'eux. Elle me confia d'une voix étouffée par le désespoir qu'il n'y avait pas de maïs à un prix abordable pour elle, dans toute la région. Un peu plus tard,

ses deux petits-enfants aînés, Allieta et Kondwande, arrivèrent de l'école portant leurs cahiers poisseux et leurs bols vides (dans lesquels on leur avait servi leur *Mary's Meals*). Ils avaient davantage d'énergie maintenant. Ils se mirent à rire quand ils m'aperçurent chez eux, et fièrement montrèrent à leur grand-mère leur travail scolaire. Ils racontèrent que grâce au porridge quotidien, ils allaient à l'école pour la première fois.

Au bout de quelques mois de distribution des *Mary's Meals*, nous avons pu relever un certain nombre de bienfaits évidents. En premier lieu, il était clair que ce n'était pas qu'une bonne idée. Il s'est avéré que c'était surtout un excellent concept qui, dans les faits, fonctionnait. Les écoles commencèrent à signaler que, après l'introduction des repas quotidiens, les enfants, dont le taux de présence avait été très médiocre jusque-là en raison de la maladie ou de la faim, venaient désormais chaque jour de classe. Elles constatèrent aussi le nombre d'inscriptions en hausse. Des enfants qui n'avaient jamais été scolarisés venaient pour la première fois, envoyés par des parents qui étaient assurés que leurs petits écoliers mangeraient à présent chaque jour, et qui acceptaient volontiers de ne plus recourir à l'aide sur laquelle ils comptaient dans les champs ou à la maison.

Il fut vite évident que la demande des *Mary's Meals* était énorme et pressante. Dès que d'autres villages et communautés apprenaient l'existence des services de *Mary's Meals*, ils demandaient qu'on examine leurs requêtes afin d'être intégrés dans notre programme. Cependant, on découvrit aussi très vite que l'attrait pour ces repas était si fort qu'il pouvait créer des problèmes. Alors qu'au départ nous avions voulu que les repas quotidiens attirent les enfants à l'école, nous n'avions pas imaginé qu'ils pourraient délaisser les écoles proches de leurs villages pour s'inscrire dans celles où on les servait, même si cela signifiait une marche de plusieurs kilomètres. Ces

déplacements d'écoliers n'étaient pas dans nos plans. Les sollicitations de ces villages d'où venaient à présent des enfants devinrent d'autant plus difficiles à refuser.

Nous redoublions d'efforts pour collecter des fonds et accroître notre notoriété, et nous tâchions de mieux cibler notre action. Nous avons l'impression de reproduire à l'identique un modèle, qui pouvait non seulement sauver et modifier des vies, mais aussi transformer radicalement l'avenir des communautés les plus pauvres du monde. Nous désirions le proclamer au monde entier ! Étant donné que nos collectes de fonds étaient basées sur le bénévolat et que notre communication se faisait principalement de « bouche à oreille », nous savions que cela prendrait du temps. Mais nous commençons bel et bien à constater que lors de nos réunions de présentation, le projet *Mary's Meals* ralliait un soutien sans précédent. J'appréciais beaucoup cette occasion d'expliquer aux gens le concept et la manière dont il fonctionnait. Les visages s'éclairaient à mesure que l'auditoire comprenait que quelque chose d'aussi simple qu'un repas quotidien à l'école pouvait satisfaire le besoin immédiat de l'enfant qui souffre de la faim, et en même temps s'attaquer à la cause sous-jacente de la pauvreté. Les gens s'enthousiasmaient pour cette solution qui paraissait élémentaire. Et leur enthousiasme grandissait encore davantage quand ils apprenaient que nourrir un enfant pendant toute une année scolaire ne coûtait que 5 livres sterling ! Quelques-uns, et à juste titre, mettaient en doute la véracité de ce chiffre et nous ne demandions pas mieux que de fournir des éclaircissements sur ce point. Ce prix de revient était en fait justifié par deux raisons essentielles : d'abord, quasiment tout le travail était accompli par des bénévoles non rémunérés, ensuite les denrées alimentaires achetées en gros étaient produites localement et remarquablement bon marché. À présent, je ne redoutais plus de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le docteur Christian Stelzer, avait fondé une organisation du nom d'*Oase des Friedens* (Oasis de la Paix) pour faire connaître le message de Medjugorje. Quand Christian eut appris l'existence de *Mary's Meals*, il se mit à écrire des articles sur nos activités dans son magazine mensuel. La réponse des lecteurs fut stupéfiante. Des milliers de personnes en Autriche firent rapidement des dons généreux et *Mary's Meals* reçut des centaines de milliers d'euros. Christian m'invita ensuite à faire une conférence lors d'une veillée annuelle de prière qui se tenait dans la vaste cathédrale Saint-Etienne de Vienne. J'étais arrivé en avance et je fus très étonné de constater que l'église était déjà bondée de milliers de personnes et que d'autres arrivaient encore sans discontinuer. Marija, l'une des voyantes, y était aussi et cela me fit bien plaisir de la revoir après une longue période sans nouvelles. La Vierge Marie lui apparut sur les marches de l'autel, puis le Cardinal Schönborn célébra la messe. Ce fut une veillée très particulière. Beaucoup voulurent parler avec nous de *Mary's Meals*, ayant entendu le petit exposé que je venais de faire, et que Milona avait traduit. Parmi ceux qui, nombreux, soutenaient *Mary's Meals* à Vienne, se trouvait le Cardinal Schönborn lui-même, qui devint un fervent partisan de l'œuvre réalisée par *Mary's Meals*, qu'il décrivit ultérieurement comme étant un fruit de Medjugorje. À plusieurs reprises, il prononça des homélies et écrivit des articles sur les activités et les projets de *Mary's Meals*.

Depuis lors, l'aide financière offerte en Autriche n'a cessé de croître. La manière dont s'est développée notre action là-bas est assez difficile à expliquer, surtout sous l'angle des méthodes habituelles de collecte de fonds. En Autriche durant les premières années nous n'avions aucun employé rémunéré, ni aucun bénévole à plein-temps (encore que Christian, lorsqu'il n'exerçait pas son métier accaparant de médecin généraliste,

passait des heures et des heures et souvent une grande partie de ses nuits à écrire des articles sur *Mary's Meals* et à organiser des événements en notre faveur). Néanmoins notre base de soutien se développa à une rapidité exponentielle, bien au-delà du réseau initial de Medjugorje. À mesure que notre œuvre se répand à travers le monde, il arrive qu'on me demande de faire des conférences sur le thème de la collecte de fonds. Par principe je refuse, car jamais je n'oserais me considérer comme spécialiste en la matière ; et je ne prétends pas non plus comprendre les mécanismes qui ont entraîné tous ces élans de générosité au profit de *Mary's Meals*. Peut-être ces valeurs auxquelles je crois ont-elles été des facteurs déterminants dans notre croissance – avec la prière et la confiance en la Providence divine comme points de départ – et ne seraient-elles pas forcément reçues comme des conseils avisés et utiles dans ce genre de conférence. Nous avons bien sûr beaucoup appris en chemin, comme certaines manières d'aborder les problèmes et certaines approches qui nous sont devenues très chères. Notre expérience nous a convaincus qu'il nous fallait mettre l'accent principalement sur la croissance d'un mouvement populaire. Il nous a semblé évident que des milliers de personnes effectuant des dons réguliers constituaient un moyen plus sûr pour soutenir des interventions à long terme comme *Mary's Meals*, que d'être trop dépendant de subventions qui ne dureraient peut-être que trois ans. Nous sentions qu'en partie, le cœur de notre mission était d'impliquer le plus grand nombre possible d'acteurs dans nos projets et que les gens sachent que chacun pouvait jouer un rôle, quels que soient sa situation présente, ses antécédents, ses croyances ou son origine ethnique. Quelques-uns s'étaient personnellement engagés à prier pour *Mary's Meals*, comme mon frère Mark dont la santé était si altérée qu'il ne pouvait plus nous aider autrement. Il venait souvent me demander s'il

devait prendre une intention particulière dans sa prière. Je n'avais généralement pas de difficultés à lui fournir une longue liste ! Et à *Craig Lodge House of Prayer* à cette époque-là vivait frère Paul, saint frère mariste de quatre-vingt-quinze ans. Tous les matins, il priait pour *Mary's Meals* (chaque jour il était à genoux dans la chapelle avant 6 heures du matin) et pour le reste de la journée c'était le plus joyeux et fervent défenseur de notre œuvre, qui racontait à tous ceux qui franchissaient les portes du centre de retraite les prodiges de *Mary's Meals*.

Un jour, frère Paul me dit que son petit-neveu était en fait Sir Terry Leahy, le célèbre PDG de Tesco, et bien qu'il ne le connaisse guère, il lui avait écrit pour lui parler de *Mary's Meals*. Il me montra l'une de ses lettres.

« Magnus est très grand, mais il ne fait pas peur du tout... peut-être aimeriez-vous faire sa connaissance ? », avait-il écrit. Le choix de ses mots me fit beaucoup rire, mais quelques semaines plus tard, nous fûmes à la fois surpris et enchantés de recevoir une lettre de Sir Terry, m'invitant à déjeuner au siège londonien de son entreprise. Après une série de réunions avec lui et d'autres membres du personnel et du conseil d'administration, Tesco commença à soutenir *Mary's Meals* très généreusement à travers sa fondation. Les portes continuaient ainsi de s'ouvrir de toutes sortes de façons, aussi inattendues qu'amusantes.

Un autre principe directeur qui est apparu à partir de l'idée que *Mary's Meals* était un « mouvement », c'était qu'il ne devait jamais y avoir de fracture nette entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent. Nous désirions que chacun soit pleinement conscients que nous cheminions tous ensemble vers le même but. Ceux qui vivaient parmi les plus pauvres des pauvres et donnaient de leur temps pour préparer les repas quotidiens étaient unis à ceux qui agitaient leur tronc ou faisaient des dons,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

seize groupes ethniques du Liberia, qui habitait dans une zone reculée de la forêt vierge. Le père Garry avait pour elle une grande affection, car lorsqu'il avait été enlevé par des enfants soldats durant la guerre et conduit par eux au cours d'une expédition de trois semaines jusqu'en Guinée, leur itinéraire lui avait fait traverser les villages des Bellah, et la gentillesse que la tribu lui avait témoignée durant son bref séjour l'avait profondément ému. Il avait promis que s'il en sortait vivant, il reviendrait un jour les aider. Le père Garry usa de ses considérables pouvoirs de persuasion pour obtenir l'adhésion d'Alex, dont le goût de l'aventure n'était attisé que par la description pittoresque de l'expédition ardue qui l'attendait. C'est ainsi qu'Alex et plusieurs membres parmi les plus expérimentés de notre équipe libérienne effectuèrent le trajet de quatorze heures en voiture pour se rendre chez les Bellah, en empruntant un itinéraire qui n'a qu'un lointain rapport avec une route digne de ce nom. Quand j'étais arrivé pour une nouvelle visite, le terrain était déjà avec ces communautés, les roulements de bénévoles étaient organisés et les premières livraisons de denrées alimentaires effectuées. On servait à présent *Mary's Meals* dans trois écoles de village dans le district des Bellah. Je décidai de m'y rendre pour constater tout cela personnellement.

Pendant les six dernières heures de notre expédition là-bas, nous n'avons pas croisé un seul véhicule. Notre pick-up quatre- quatre patinait et progressait avec difficulté sur une piste grossièrement défrichée bien des années auparavant par une société d'exploitation forestière. Celle-ci avait construit des ponts en plaçant d'énormes rondins sur des ruisseaux et des rivières, et tandis que notre conducteur avançait très lentement le long de ces troncs, nous priions pour que les roues ne dérapent pas et que les rondins ne se brisent pas net. De part et d'autre, la forêt tropicale s'élançait très haut vers le ciel. À notre approche,

de gigantesques grenouilles bondissaient de petites mares et des écureuils se précipitaient pour se mettre à l'abri. De temps à autre devant nous, un rapace décollait de la route dans un battement d'ailes et disparaissait au-dessus des arbres. À un moment nous avons rencontré, à notre grande surprise, une équipe d'ouvriers qui avait été payée pour dégager cette route solitaire et envahie de végétation. Ces anciens combattants et leurs familles, armés de machettes, avaient abattu les arbres en bordure de la route sur des kilomètres. À côté de leur camp improvisé, sur un feu de bois, ils fumaient du daim et du singe qu'ils avaient récemment tués. Alex – qui semblait avoir appris d'une façon remarquablement rapide les us et coutumes de ce pays – marchandait avec eux pour leur acheter de la viande.

« Pourquoi vous, les blancs, n'apportez-vous pas de pain de Monrovia ? », nous dit un jeune homme en riant tout en nous tendant quelques tranches de singe bien choisies.

Un peu plus loin, au sommet d'une côte abrupte, nous avons dépassé un pick-up calciné. À l'intérieur se trouvait le squelette d'un soldat de l'armée régulière à qui les rebelles avaient tendu une embuscade plusieurs années auparavant. La route à travers la forêt paraissait interminable et je commençais à comprendre pourquoi aucune autre organisation humanitaire n'intervenait dans ces régions.

Le soleil était en train de baisser derrière les grands arbres quand enfin nous atteignîmes Belleh Balama : petit ensemble de cases aux toits de chaume dans une vaste clairière. Une cohue d'enfants aux vêtements en loques, riant et agitant les mains, s'agglutina autour de nous, hurlant en signe de bienvenue. Un groupe d'anciens du village vint à notre rencontre et nous fit entrer dans la case en torchis où nous allions dormir. La famille de cette habitation nous mit dans l'embarras quand nous l'avons vue quitter les lieux pour faire en sorte que leurs hôtes aient un

lit. Les anciens donnèrent à chacun de nous un nouveau nom. Pour la durée de mon séjour parmi eux, je devenais M. Tanjo – « le propriétaire de la terre ». Après les discours de bienvenue, selon la coutume locale, ils nous offrirent des noix de kola à mâcher, un poulet blanc et une pièce en argent (un ancien dollar libérien). Peu après, nous nous sommes retrouvés à jouer au football avec un groupe d'hommes du village, tandis que les femmes jouèrent au *kickball*²³ dans un champ voisin. Plus tard une grande et mince jeune femme prénommée Helen, qui avait été chargée de veiller sur nous durant notre séjour, fit chauffer de l'eau sur un feu de bois pour nos « bains » (pris dans une minuscule cabine à panneaux en osier derrière la maison), et nous fit cuire du riz ainsi que la viande de singe que nous avions achetée en cours de route. Certains des villageois se joignirent à nous et ensemble nous avons bu du « God to Man » (vin de palme recueilli directement par incision du palmier et qui ne requiert aucune fermentation). Cette nuit-là, le sommeil ne tarda pas à venir dans ce beau village sombre et silencieux.

Le lendemain, les trois écoles qui recevaient *Mary's Meals* furent fermées de telle sorte que tous les enfants puissent prendre part à une journée de festivités et de réjouissances en notre honneur. Nous avons eu le privilège d'entendre de beaux chants spécialement écrits à notre intention. « Vous êtes le bienvenu, M. Tanjo ! Vous êtes le bienvenu ! Nous espérons que vous êtes porteur de bonnes nouvelles ! », chanta la jeune chorale.

Je leur parlai de *Mary's Meals*. À leur demande, je leur expliquai que Marie était la mère de Jésus et que lorsque Jésus était tout petit ils avaient dû fuir pour échapper à des hommes qui voulaient les tuer et que eux aussi avaient connu la pauvreté, les épreuves et la faim. Plus tard, après plusieurs pièces de théâtre et l'échange de nombreux discours, il était temps que les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fois-ci on se rendit compte que la petite rivière auparavant infranchissable avait été enjambée par un pont tout neuf en béton construit par les villageois. L'intense désir de ces communautés d'obtenir l'intervention de *Mary's Meals* encourageait à la réalisation de nombreux travaux bénéfiques à l'ensemble de la population. Dans chaque école, on rencontra des files d'enfants tenant des bols aux couleurs vives, des femmes cuisinant sur des feux de bois et des instituteurs nous parlant de tous ces enfants qui venaient à présent à l'école pour la première fois. En moyenne, les inscriptions augmentèrent subitement de quarante pour cent dans les écoles de Cape Mount après l'introduction de *Mary's Meals*.

Après avoir visité certaines de ces écoles, on s'arrêta sur le trajet du retour pour assister à une réunion de chefs de village participant activement à la distribution des *Mary's Meals* dans la région. Un imam, qui ne ménageait pas sa peine pour mobiliser la population des différents villages – et qui s'était chargé de nous trouver le terrain sur lequel nous avons construit l'entrepôt qui desservait le comté – vint à notre rencontre sur sa moto qu'il avait arrêtée en bordure de route, tout souriant malgré notre heure de retard. Il nous conduisit dans la salle des fêtes d'un village, remplie de villageois qui eux aussi nous attendaient patiemment et qui nous réservèrent un accueil chaleureux. L'imam ouvrit la réunion par une prière, et avant d'inviter les personnes de l'assistance à nous confier leurs diverses expériences de *Mary's Meals*, il nous donna la parole : nous leur avons exposé notre plan qui, d'ici la fin de l'année, devait permettre d'englober l'ensemble des écoles de Cape Mount. Ils nous approuvèrent en applaudissant longuement.

Un monsieur d'un certain âge à barbe blanche et à calotte de prière parla d'une voix vibrante d'émotion en disant : « Quelle reconnaissance nous éprouvons en apprenant cette nouvelle !

Que c'est pitoyable de manger lorsque votre voisin s'en passe !
Quand je voyais alentour les enfants souffrir de la faim, moi aussi j'avais faim. Et maintenant que je vois qu'on leur donne à manger chaque jour, je n'ai plus faim. »

²³. Jeu basé sur les règles du base-ball dans lequel les joueurs frappent la balle du pied au lieu de le faire avec une batte.

²⁴. « L'école pour malentendants Oscar Romero ».

À HOLLYWOOD

*Les paroles stupides sont flatteries si excessives
qu'elles ne peuvent être vraies,
et les paroles enjôleuses sont flatteries si modérées
que nous les aimons.*

FULTON J. SHEEN²⁵

Dans le monde entier, de nouvelles portes commençaient à s'ouvrir et des gens issus d'horizons très divers conviaient *Mary's Meals* dans les endroits les plus surprenants. Dans des églises autrichiennes richement ornées, sur des places romaines historiques, autour d'une piscine à Palm Beach, dans un stade de football en Calabre et dans un centre de détention pour mineurs à Glasgow se rassemblaient des gens au grand cœur pour entendre le message de *Mary's Meals*. La diversité des gens auxquels je parlais était stupéfiante, presque comique, et je découvrais tant de choses imprévues quand j'allais à leur rencontre. Dans une synagogue, j'ai exposé la raison pour laquelle notre œuvre avait reçu le nom d'une mère juive ; lors d'une conférence internationale sur l'éducation à Abu Dhabi, on m'a demandé de faire un exposé immédiatement après une conférence sur les missiles Exocet donnée par le représentant d'une firme qui les fabriquait. Au cours d'une soirée à Los Angeles, j'ai fait la connaissance d'un joueur professionnel de beach-volley et d'un cascadeur à la retraite qui semblaient tout autant fascinés par mon travail que je l'étais par le leur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

gens qui pourraient soutenir cette œuvre en faveur des enfants qui meurent de faim. Nous devrions créer *Mary's Meals Croatie* pour qu'ils puissent le faire. »

C'est exactement ce qu'elle fit alors, avec quelques amis intimes de Zagreb. Au fil du temps, des milliers de Croates devinrent donateurs de *Mary's Meals*. Quand j'entendis l'exposé qu'elle nous fit à l'occasion de notre petite rencontre à Medjugorje, je compris que Zeljka avait une vision tout à fait singulière de notre action.

« Je me souviens de l'époque où Julie et Magnus venaient en Croatie avec leur petit camion. Nous aidions à organiser la distribution des vêtements de bébé et des couches qu'ils apportaient. Plusieurs de mes amies – et moi aussi – en avons bénéficié. Et aujourd'hui, c'est nous qui administrons *Mary's Meals* en Croatie, afin que d'autres dans le besoin puissent être secourus. Il est vraiment important qu'on sache à la fois donner et recevoir quand on fait ce travail. Il est important qu'on considère ceux qui reçoivent notre aide avec autant de respect que ceux qui nous donnent. »

Lors de certaines séances de partage durant cette rencontre d'une semaine, des pèlerins qui se trouvaient à Medjugorje venaient se joindre à nous. C'est ainsi qu'une dame d'Iowa, Ellen Miller, bavarda avec Julie tout en prenant un café au moment de la pause. Elle expliqua qu'une amie et elle organisaient un congrès sur le thème « Christ Our Life » (Christ notre vie) dans leur ville de Des Moines. Elles étaient déterminées à remplir un stade de basket de milliers de personnes et étaient à la recherche d'orateurs.

« Pensez-vous que votre époux puisse venir l'an prochain ? Nous prendrons soin de lui, c'est promis ! », dit Ellen, qui avait tout de suite compris que la meilleure manière d'obtenir mon

accord, c'était d'en parler à Julie pour qu'elle me pose la question.

Et c'est ainsi qu'en septembre 2010, je me suis retrouvé à l'aéroport de Des Moines, accueilli par le fils d'Ellen, Mike, tout souriant, qui avait été chargé de s'occuper de moi pour le week-end. À mon arrivée au stade, quatre mille personnes étaient déjà rassemblées pour le congrès. Je fus frappé par les nombreux groupes de jeunes qui se trouvaient là, et par l'atmosphère priante qui régnait. L'après-midi, j'eus l'occasion de leur raconter l'histoire de *Mary's Meals*. À la suite de cela, des centaines de gens vinrent à notre stand pour nous dire qu'ils voulaient faire quelque chose. Je partis peu de temps après, très favorablement impressionné par la famille Miller et les personnes sympathiques que j'avais rencontrées, mais sans vraiment comprendre au juste ce que nous venions d'embraser en Iowa. Dans les mois et les années qui suivirent ce congrès, les plus spectaculaires et populaires mouvements de soutien en faveur de *Mary's Meals* se répandirent à travers l'Iowa et au-delà. De nombreuses écoles et paroisses se mirent à nous apporter leur soutien. Des milliers de personnes rejoignirent notre mission en devenant donateurs, orateurs bénévoles ou tout simplement priants pour la prospérité de notre œuvre. Bon nombre de campagnes de collectes de fonds furent lancées spontanément. Ellen et ses amies créèrent des tee-shirts et des écoliers en vendirent des milliers et des milliers, chaque vente permettant de nourrir un enfant pendant une année. D'autres fruits étonnants sont nés de cette première et brève visite. J'avais aimé converser avec Mike, le sympathique et enjoué fils d'Ellen, alors qu'il me promenait en voiture pendant mon séjour chez eux. Il me dit qu'il était sur le point d'achever ses études de finance à l'université, et projetait de rejoindre la chaîne de supermarchés pour laquelle son père avait travaillé. Il semblait

enthousiasmé à cette perspective. Il posait aussi beaucoup de questions pertinentes sur *Mary's Meals*. Quelques semaines après mon séjour chez eux, il m'appela, me disant qu'il avait prié et réfléchi depuis notre rencontre et me demandant si *Mary's Meals* n'avait pas besoin de quelqu'un formé en finance. Je fus sidéré par sa proposition. Je lui dis que nous avions besoin de son profil pour nos équipes en Haïti ou au Liberia. Il m'assura que l'un ou l'autre de ces pays lui conviendrait parfaitement. Au départ nous avions prévu que ce serait Haïti, mais suite à des changements d'effectifs au Liberia, nous lui avons demandé s'il voyait un inconvénient à y aller travailler. Il acquiesça sur le champ, et bientôt se retrouva basé à Tubmanburg, membre important de l'équipe sur place. Il a fini par devenir salarié et depuis, travaille pour *Mary's Meals*.

De plus en plus, je remarquais que c'était souvent les jeunes qui menaient les efforts les plus spectaculaires pour collecter des fonds. Lors d'une autre réunion dans l'Iowa se trouvait dans l'assistance, sans que j'y prête attention, une fillette de douze ans, du nom d'Allison Ockenfels, originaire d'une petite communauté rurale dans le nord de l'État. Elle apprit qu'il était possible de collecter des fonds afin de procurer des *Mary's Meals* à une école bien spécifique au Malawi, grâce à la campagne « Sponsor a School³¹ » que nous avons lancée. Nullement impressionnée par le défi à relever de trouver les douze mille dollars nécessaires pour approvisionner une seule école, elle s'était mise à recueillir de l'argent dans son village. Lorsque j'entendis parler d'Allison, elle avait déjà atteint son objectif et s'efforçait de renouveler son exploit avec une deuxième école ! Elle me demanda si je voulais bien rendre visite à sa famille lors de mon prochain voyage en Iowa, requête à laquelle je fus heureux de répondre « oui ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Peu à peu il se faisait un peu plus confiant, allant même jusqu'à lever les yeux vers nous.

« Je pense que ça fait environ six mois que je suis ici. Un “recruteur” est venu dans notre village embaucher deux cents garçons. On nous a mis dans un train. On m'a amené ici dans ce village où un fermier a payé pour moi quinze livres au recruteur. Le fermier a dit qu'il déduirait cette somme de mon salaire. Depuis que je suis ici, je n'ai rien touché. »

À présent, il paraissait heureux de répondre à nos questions.

« Je me lève à 7 heures du matin et je me couche à minuit. Je n'ai pas eu un seul jour de repos depuis mon arrivée ici. Une fois mon travail terminé dans les champs, je fais des travaux ménagers et je nettoie les étables. Mais j'ai de la chance, car mon maître jamais ne me bat ni me maltraite. On me donne deux repas chaque jour ; comme on ne me permet pas d'entrer dans la cuisine, je mange tout seul dans mon coin. Je n'ai rien à part ces vêtements que je porte. »

J'examinai son vieux polo, son jean déchiré aux genoux et ses tongs bien légères.

« Connais-tu quelqu'un d'autre ici ?

– Je ne connais personne. »

Et il se retourna pour regarder l'école juste en bordure des champs d'où nous parvenait le rire des enfants.

« Et est-ce que tes parents sont au courant de la vie que tu mènes ici ?

– Non, je ne suis pas en contact avec eux. Je ne sais pas écrire et eux non plus. Notre village est très pauvre – voilà pourquoi ils m'ont envoyé travailler ailleurs. Je n'ai vu un téléphone qu'une fois, dans la gare quand je suis descendu du train. Parfois, quand je pense à mes parents et à ma vie ici, il m'arrive de m'asseoir et de pleurer.

Il baissa les yeux à nouveau.

« Retourneras-tu chez toi ?

– Oui. D’ici un an, en la fête de Holi, je recevrai mon salaire de l’année. Alors je rentrerai chez moi et ne reviendrai jamais », répondit-il.

En disant cela, Kailu jeta un coup d’œil inquiet de l’autre côté des champs en direction d’un groupe de maisons, craignant que son maître n’arrive et ne le voie en train de nous parler. Nous avons pris congé. Comme nous traversions le champ de cannes, j’ai demandé à mon compagnon, le père Joson, s’il pensait que Kailu recevrait un jour l’argent de son labeur et, le cas où, s’il saurait même comment rentrer chez lui. Il hocha la tête d’un air triste pour répondre négativement à mes deux questions. Je me demandais si, dans l’hypothèse où des *Mary’s Meals* auraient été servis dans une école du village de Kailu, ses parents auraient fait le même choix.

Nous étions en 2004 et j’effectuais ma première visite en Inde. On m’avait présenté le père Joson l’année précédente, alors qu’il travaillait pour quelques mois dans une paroisse de Glasgow. Il était de Kerala et, prêtre, il était en outre juriste de formation. Il m’avait parlé de son travail en Inde avec la *Pragati Social Service Society*, organisation qui avait été fondée au service des pauvres et des marginaux. Cette institution œuvrait principalement auprès des Dalits, qui composent plus de quinze pour cent de la population et sont considérés « intouchables » par le système des castes en Inde.

Bien que la discrimination en fonction de l’appartenance à une caste soit maintenant illégale en Inde, le système des castes – qui avait évolué au fil des millénaires – imprégnait encore toutes les facettes de la vie dans les campagnes. Le genre d’emploi que vous déteniez, les gens que vous fréquentiez, le droit que vous aviez d’utiliser la pompe à eau du village, tous ces aspects de l’existence étaient décidés en fonction de la caste

dans laquelle vous étiez né. Les Dalits continuaient d'être opprimés, asservis et humiliés car ils accomplissaient les tâches que personne d'autre dans la société ne voulait faire. Ils travaillaient, mains nues, au milieu des détritiques, étaient chargés du ramassage des déchets domestiques et peinaient comme des « bêtes de somme », tractant de lourds fardeaux. Souvent ils devenaient des « travailleurs serviles ». (« serviles » faisant ici référence aux personnes endettées envers un propriétaire foncier qui déduit les remboursements de leurs salaires et pour lequel ils sont contraints de travailler jusqu'à ce que la dette soit acquittée. Ces propriétaires exigent normalement des taux d'intérêt usuraires et souvent quand le « travailleur servile » meurt, le reliquat de la dette est transmis à ses enfants qui sont ainsi attachés au propriétaire de la même manière.)

Le père Joson impressionnait fortement par son approche rigoureuse et mûrement réfléchie d'aborder le problème de l'évolution des mentalités en Inde, et son attachement inconditionnel à cette population de victimes que sont les Dalits était manifeste. La *Pragati Social Service Society* (PSSS) concentrait la plus grande partie de ses efforts sur la création de groupes d'entraide dans des villages et des bidonvilles, dont le but principal était d'accorder davantage d'autonomie aux femmes et aux jeunes filles dans ces communautés. Entre autres choses, ces groupes d'entraide lançaient des initiatives pour mettre en commun leurs économies et attribuer des prêts afin d'aider les gens à ne pas s'enfoncer dans des dettes qui les enchaînent. Ils géraient en outre des Balawadies (écoles maternelles), qui avaient comme objectif d'inciter les enfants à s'instruire. Et c'est dans ces Balawadies que nous avons commencé à collaborer avec la PSSS en 2004 en vue de servir des *Mary's Meals* aux jeunes enfants les plus pauvres. Peu après, nous avons entrepris également de fournir des repas dans de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

briques, de gobelets en plastique, de moteurs de hors-bord, de filets de pêche, de sacs de classe, de livres, de souches d'arbres et de restes humains. L'odeur nauséabonde qui avait commencé à nous envahir déjà à quelques kilomètres à l'intérieur des terres, était maintenant presque insoutenable à mesure que nous approchions du village. Au milieu de ces débris, un jeune homme pleurait, assis sur les fondations en béton de sa maison ; c'était tout ce qui en restait. Nous avons entamé une conversation avec lui. Il s'appelait Kennedy Raj et il nous dit qu'il avait perdu son père et qu'on n'avait pas encore retrouvé son corps.

Derrière lui une équipe de volontaires, portant des masques sur le nez et la bouche, était occupée à dégager les décombres et à relever les corps. Ils utilisaient leur tractopelle avec circonspection. Ce matin-là, ils avaient déjà retiré cent corps. Tandis que les restes d'une jeune femme étaient extraits des gravats d'une maison réduite à néant, son frère, Thennarson, et son épouse, Malathi, assis non loin, pleuraient doucement. Pour eux, cependant, l'horreur ne faisait que commencer. Dans l'heure qui suivit, on découvrit les cadavres de leurs deux enfants. Au moment où les volontaires aspergèrent leurs restes d'une poudre blanche désinfectante et les emportèrent sur un brancard, Malathi devint hystérique. Hurlant de douleur, elle s'emporta contre la mer et le ciel, et commença à se frapper jusqu'au moment où elle s'écroula sur la plage en sanglotant. Elle fut rejointe par d'autres mères qui se soutenaient les unes les autres et qui, tour à tour, griffaient le sable et poussaient des cris de douleur à mesure que leurs proches étaient déposés près d'une fosse béante que le tractopelle avait creusée dans la plage, et qui deviendrait leur dernière demeure. Au milieu de cette désolation, ça et là, des villageois étaient assis à l'endroit même où s'était trouvée leur maison et regardaient l'océan d'un air

hagard. Trois jeunes garçons perchés sur un arbre abattu, une écharpe pressée contre la bouche et le nez, regardaient avec fascination et horreur les manœuvres du tractopelle qui se frayait un chemin à travers les ruines de leur village.

Nous avons retrouvé la plupart des survivants d'Arriyanattu à quelques kilomètres dans un temple hindou appelé Nilathachi Amman. Quand ils s'étaient enfuis de leur village, ils s'y étaient précipités et depuis, ils couchaient dans l'enceinte de la cour intérieure du temple. Des cordes à linge étaient tendues entre d'anciennes colonnes très décorées, autour desquelles de petits enfants souriants nous regardaient à la dérobée, en apparence inconscients de l'horreur qu'ils venaient de vivre. À mesure que le soleil en cette fin d'après-midi disparaissait derrière les murs, quelques garçons jouaient au cricket dans un coin poussiéreux, tandis que trois femmes assises sur des marches de pierre se blottissaient les unes contre les autres. Elles représentaient trois générations de la même famille et les deux plus jeunes avaient l'une et l'autre perdu des enfants dans le tsunami. Elles se mirent à me raconter leurs conditions de vie dans le temple, m'expliquant qu'elles avaient désespérément besoin de lait en poudre pour certains des bébés. Soudain la grand-mère poussa des cris perçants et fondit en larmes. Les deux autres la tinrent serrée et ensemble elles se balancèrent d'avant en arrière en sanglotant.

« Si le gouvernement avait diffusé un bulletin d'alerte, ceci ne serait pas arrivé ! », dit une femme à côté d'elles. Elle montra du doigt le mur du temple de trente-huit pieds de haut³⁷ en disant : « La vague était de cette taille-là. »

Plusieurs enfants se groupèrent autour de nous et commencèrent à nous raconter comment ils avaient réussi à échapper au désastre. Certains étaient grimpés dans des palmiers qui tanguaient sous la force du vent et s'y étaient maintenus

jusqu'à ce que le niveau de l'eau baisse. Une petite fille me raconta qu'elle était en train de regarder la télévision quand elle entendit ce bruit étrange et qu'elle vit l'eau apparaître. Elle courut aussi vite que possible et parvint à se sauver de justesse.

« J'ai quand même perdu mon frère, dit-elle.

– Oui, nous l'avons cherché partout », me dirent ses petites amies. »

Près d'eux se trouvait un jeune aveugle avec un tout petit bébé. Les enfants m'expliquèrent qu'il avait perdu sa femme et ses deux autres enfants. Son bébé avait été retrouvé indemne par ses voisins, surnageant miraculeusement au milieu des débris. Je me demandais s'il y avait un survivant dans sa propre famille pour aider ce père aveugle à prendre soin de son bébé.

J'ai interrogé les mamans pour savoir quand elles pensaient revenir à Arriyanattu (sans leur parler des scènes d'horreur dont nous avons été témoins là-bas ce matin).

« Ici on a à manger et on reçoit des soins médicaux. Pourquoi faudrait-il que nous retournions là-bas ? Il n'y a que de la boue ! répondit une dame dans l'attroupement.

– Cependant, nous nous sentons impuissantes, dit une autre voix.

– On ne peut pas rester ici à dormir dehors, comme ça, mais nous n'avons plus rien... il ne nous reste rien. La seule chose qu'on savait faire c'était pêcher, mais... Sa voix s'estompa et elle parut honteuse : On a peur désormais de s'approcher de la mer. »

Le lendemain, de retour à Chennai, j'ai discuté avec notre organisation partenaire, PSSS, afin d'établir un plan d'action qui soit le plus efficace possible. On décida de concentrer nos efforts sur ce village d'Arriyanattu, en commençant par répondre aux besoins immédiats de ceux qui avaient perdu leur habitation, leurs moyens d'existence et leurs proches, tout en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le film produit par Grassroots, *Child 31*, est une représentation admirable et émouvante de *Mary's Meals*. Il est devenu l'outil le plus efficace pour illustrer l'histoire de *Mary's Meals* et expliquer en quoi consiste vraiment sa mission. Nous avons encouragé tous ceux qui nous soutiennent de par le monde à organiser des séances de projection de *Child 31* et nous avons reçu du public une réponse spectaculaire. Plus de mille trois cents personnes assistèrent à la « première » lors de notre Journée Portes Ouvertes à Glasgow. L'ancien Premier Ministre Gordon Brown, qui depuis avait été nommé « Envoyé spécial des Nations Unies pour l'Éducation mondiale », avait été convié à cet événement, et il fit la présentation du film. J'avais eu l'occasion de le rencontrer quelques fois et j'avais été frappé par la passion sincère qu'il avait de longue date d'aider à éradiquer l'extrême pauvreté. Comme nous bavardions avant de monter sur scène à Glasgow, il me pria de lui donner encore quelques compléments d'informations sur les activités de *Mary's Meals*. Par la suite il prononça un discours d'une grande portée et le conclut en disant :

« Faire en sorte que chaque enfant ait l'occasion d'aller à l'école et d'acquérir des connaissances est une passion qui m'anime depuis longtemps. L'instruction rompt le cycle de la pauvreté et ouvre la voie à de meilleures perspectives de santé et d'emploi.

Au cours de mes voyages à travers le monde comme envoyé des Nations Unies, je n'ai plus besoin de carte de visite. Je laisserai tout simplement un exemplaire de *Child 31* et montrerai ainsi ce qu'on peut faire pour encourager les enfants à s'instruire. »

Plus de six cents projections du film que nous avons sous-titré en sept langues furent organisées dans de nombreux pays différents. Dans un grand nombre de pays européens, ainsi qu'aux USA, au Canada, aux Émirats arabes unis, en Australie, au Liberia, au Malawi et en Inde, des gens se réunirent pour regarder le film dans des lieux fort divers – dans des cinémas,

des palais, des salons, des écoles et des universités – alors que dans plusieurs pays le film fut même retransmis à la télévision. J’avais espéré qu’il me permettrait de réduire le nombre de mes conférences à travers le monde, mais c’était bien naïf de ma part, car les premières projections offrirent bien d’autres occasions de m’adresser à de nouveaux publics. Étant donné le nombre de fois où j’ai regardé le film loin de chez moi, le fait que trois de mes enfants – Bethany, Toby et Anna – apparaissent brièvement dans le film constituait parfois un petit plaisir tout particulier pour moi. Grassroots avait tourné lors d’un événement organisé pour collecter des fonds dans notre petite école primaire de Dalmally, et comme il n’y a qu’une quarantaine d’enfants dans cette école, ce n’est guère surprenant que mes enfants et leurs camarades figurent dans la version finale. Souvent, dans la portion du film où Anna, au milieu d’un groupe d’écoliers, sourit et salue face à la caméra, je surprénais la personne assise à côté de moi dans la salle en lui donnant un coup de coude pour lui signaler fièrement : « C’est ma fille, vous savez ! »

Quand la chaîne de TV nationale de Croatie diffusa le film, son site Web implosa car il était saturé d’offres de personnes qui souhaitaient apporter leur soutien, et dans les mois qui suivirent, les sommes collectées par *Mary’s Meals* doublèrent dans ce pays. Partout nos opérations connurent une expansion sans précédent grâce à *Child 31*, et jusqu’à ce jour, il continue d’inciter des milliers de gens à contribuer généreusement. Plusieurs célébrités, dont Céline Dion, produisirent, après avoir regardé le film, des clips vidéo dont les accents de sincérité contribuèrent favorablement à la promotion de notre œuvre. Annie Lennox déclara :

« S’il fallait qu’un seul écho résonne dans notre cœur après avoir regardé *Child 31*, ce serait que le prix moyen d’un déjeuner aux États-Unis pourrait

nourrir un enfant dans un pays en voie de développement pendant toute une année.

Mary's Meals nourrit plus d'un demi-million d'enfants tous les jours, les encourageant à aller à l'école pour recevoir en même temps une instruction élémentaire. Ce n'est pas sorcier et ça marche vraiment. »

J'ai particulièrement apprécié sa dernière phrase. Certains experts en développement critiquent *Mary's Meals* (et déconseillent aux gouvernements et aux donateurs institutionnels pour lesquels ils travaillent de nous financer), laissant entendre que nos conceptions sont simplistes et difficilement soutenables à long terme. Les milieux où nous œuvrons, les défis que nous devons surmonter pour que les écoles soient approvisionnées chaque jour, et les problèmes dans lesquels les pauvres se débattent sont assurément loin d'être simples. Mais notre démarche de base, elle, l'est. Annie Lennox, comme tous ceux qui sont venus visiter un projet *Mary's Meals*, sait bien sûr que nous ne sommes pas des spécialistes de fuséologie – la science qui étudie les fusées spatiales – mais elle n'a aucun doute sur le fait que cela ne nous est pas nécessaire. Les dizaines de milliers de personnes qui nous soutiennent de leurs dons modestes dans le monde entier ainsi que les milliers qui cuisinent pour les enfants dans leurs communautés ne sont généralement ni des spécialistes de fuséologie ni des « experts en développement », mais ils comprennent immédiatement que notre démarche est nécessaire et qu'elle transforme des vies.

La question de la « durabilité » me désoriente toujours parce que je ne sais pas au juste ce qui compte le plus : créer des solutions durables sur le long terme ou faire en sorte que les enfants reçoivent l'alimentation dont ils ont besoin et acquièrent une bonne instruction. Le mot « durabilité » lui-même peut être problématique, car je remarque qu'on a tendance à l'utiliser dans des contextes différents avec un sens imprécis. Il m'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

DES AMIS AU BAS DE L'ÉCHELLE

*Je ne désespère pas de connaître des temps meilleurs,
considérant qu'à la barre de l'univers se trouve
Celui qui triomphe de la tempête
non pas par savoir-faire ou compétence,
mais par son fiat⁴⁴.*

St JEAN CHRYSOSTOME
(349-407)

Notre œuvre en Haïti commença aussi à Medjugorje. Par une chaude matinée ensoleillée du mois de mai 2006, je me trouvais parmi une foule écoutant Jakov, le voyant le plus jeune, âgé maintenant d'environ trente-cinq ans, qui nous parlait des messages de la Vierge depuis le perron de sa maison. Comme à l'accoutumée, il conclut son petit exposé simple et émouvant par une prière. Alors que je m'apprêtais à partir, quelqu'un dans l'assemblée me tapa sur l'épaule.

« Je vous ai cherché partout ! me dit sur un ton animé une dame d'une cinquantaine d'années qui se tenait, toute souriante, devant moi. Je suis Anka. Vous vous souvenez, nous nous étions rencontrés au festival des jeunes l'année dernière ? »

Bien sûr que je m'en souvenais. Elle avait été la traductrice de la conférence que l'on m'avait demandée pour ce festival et j'avais un souvenir très net de la façon dont elle avait enjolivé tous mes propos, faisant rire ainsi ce public de jeunes sur un mode qui était un peu déroutant pour moi. Pendant un certain temps, je me fis même l'impression d'un comique se produisant

seul sur scène, sauf que je ne comprenais aucune des histoires drôles que je racontais.

« Je reviens d'un séjour en Haïti où j'ai fait de l'aide humanitaire. Il faut absolument que je vous en parle ! me dit-elle. C'est épouvantable ce qui se passe là-bas. Partout où je suis allée je ne cessais de me dire : ce dont ces enfants ont vraiment besoin, c'est de *Mary's Meals*. »

Nous sommes allés ensuite au *Mary's Meals Centre*, notre petit café au cœur du village, où l'on servait du thé et du café aux pèlerins auxquels nous faisons découvrir notre œuvre. Ce centre était le point d'attache de Milona, et y venaient des gens des quatre coins du monde qui faisaient connaissance avec *Mary's Meals* et qui, de retour dans leur pays, créaient un organisme de collecte de fonds en faveur de *Mary's Meals*. Comme de coutume, on constata en entrant que l'endroit était une véritable ruche où se tenaient simultanément plusieurs conversations en différentes langues. Une fois de plus, j'étais émerveillé par l'aptitude de Milona à passer avec aisance d'une langue à une autre et à accorder toute son attention à chaque visiteur qui se présentait. Autour d'un café, Anka me demanda si nous serions intéressés de nous implanter en Haïti, pendant qu'elle me montrait ses photos et me faisait remarquer que c'était actuellement le pays le plus pauvre du monde occidental. Je lui ai expliqué que nous aimerions beaucoup aller là-bas pour aider les enfants qui souffrent, mais que les fonds dont nous disposions étaient déjà affectés à d'autres projets.

« Prions, réfléchissons-y et voyons ce qui adviendra », lui ai-je suggéré au moment de prendre congé avant de partir pour l'aéroport. Je lui avais dit cela en toute sincérité car j'étais déjà un peu au courant de l'extrême pauvreté de cette île des Caraïbes et j'étais assurément touché par les descriptions vivantes et imagées qu'Anka avait faites des souffrances des

enfants, mais je suis rentré à la maison sans grand espoir de pouvoir faire quoi que ce soit en Haïti dans un avenir proche. Pratiquement chaque semaine nous recevions de nouvelles demandes d'aide, plus qu'il n'en fallait pour que nous puissions y répondre favorablement.

À peine arrivé à la maison, je suis tout de suite allé dans mon cabanon pour vérifier mes courriels. Il y avait dans ma boîte de réception un message d'une dame prénommée Cecilia, du nord de l'Angleterre, qui venait de rentrer d'un séjour aux îles Caïmans dans les Caraïbes. Je n'avais jusque-là jamais rencontré Cecilia, mais j'en avais entendu parler, car elle était l'une de ces infatigables bénévoles qui semblait passer sa vie à parler de *Mary's Meals* à toutes les personnes qu'elle rencontrait ! Fréquemment de nouveaux donateurs du nord de l'Angleterre nous contactaient pour nous dire que Cecilia leur avait fait découvrir notre œuvre. Le courriel qu'elle m'avait envoyé racontait qu'au cours de son séjour dans les Caraïbes, son époux et elle avaient eu dans un restaurant une conversation avec un monsieur et bien sûr, elle lui avait parlé de *Mary's Meals*. Celui-ci fut extrêmement touché et il leur expliqua qu'il était membre du conseil d'administration d'une Fondation qui dispensait des aides et qui précisément en ce moment cherchait le meilleur moyen de secourir les enfants les plus pauvres d'Haïti. Je comprenais qu'à peu près au même moment où ils avaient fait cette rencontre aux îles Caïmans, j'avais dû très probablement être dans le café à écouter Anka me priant de lancer le programme *Mary's Meals* en Haïti. Le courriel se terminait par un numéro de téléphone me demandant de bien vouloir contacter ce monsieur. Ce que je fis, et après avoir confirmé le récit de Cecilia, il me posa des questions détaillées et précises sur nos pratiques d'intervention. Il me dit que si nous lui faisions parvenir une proposition pour le financement d'un projet

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'ils utilisaient pour exercer leur autorité. Il nous expliqua posément que quelques semaines auparavant, un homme avait braqué sur lui un fusil à travers la vitre de sa voiture alors qu'il se garait dans la Cité Soleil, exigeant qu'il arrête le moteur et lui remette la clé. Il parvint à s'échapper parce que l'homme se détourna l'espace d'un instant, ne pouvant imaginer que le père Tom avait dans sa poche un autre jeu de clés qu'il inséra dans le contact avant de partir à toute allure. C'est avec horreur que le père Tom apprit plus tard que les gens du quartier avaient été si en colère d'apprendre ce qui s'était passé, qu'ils avaient tué le coupable.

Le chef du gang qui avait autorité sur la zone des docks nous proposa de nous faire visiter son territoire. C'était une partie importante de la Cité Soleil, étant donné qu'Haïti est un point de transit pour le narcotrafic maritime entre l'Amérique du Sud et les USA, et que ces gangs y étaient probablement très impliqués. Il avait peut-être la trentaine, était de petite stature et vêtu d'un tee-shirt miteux. Il n'était guère intimidant et je me demandais comment il avait réussi à se hisser au poste de chef de gang. Il nous fit faire le tour des taudis qui se trouvaient au milieu des tas de débris et du doigt nous indiquait avec pitié les enfants les plus décharnés qui nous entouraient. Je l'ai interrogé sur ce qui pourrait améliorer les choses ici. Il désigna le père Tom et dit : « La nourriture et l'école pour nos enfants. » Le père Tom remarqua que je filmais ce petit compliment et pour la caméra il fit semblant de lui donner un coup-de-poing au ralenti.

Désormais, je savais que le père Tom était tout sauf fou. Il était excentrique, comique, courageux, téméraire peut-être, mais assurément il n'était point fou.

Sur le chemin du retour, le père Tom attira notre attention sur deux hommes qui travaillaient sur un toit en terrasse, et il

m'encouragea à y grimper pour voir ce qu'ils étaient en train de faire. Je suis content de l'avoir fait, sinon je ne l'aurais jamais cru. En rangées bien nettes, ils alignaient de petits pâtés de boue pour les faire sécher et durcir sous l'effet du soleil brûlant. Dans la boue, ils incorporaient une petite quantité de margarine et de sel. En créole, on désigne ces pâtés de boue sous le nom de « terre » et traditionnellement ce sont les Haïtiennes enceintes qui les mangent, persuadées qu'ils contiennent des minéraux bons pour l'enfant à naître. Pourtant, à cette époque-là, ce n'était pas seulement les futures mamans qui mangeaient ces pâtés. Les producteurs de « terre » étaient peut-être au service de l'unique industrie en expansion dans la Cité Soleil, car les gens avaient recours à des expédients désespérés pour assouvir tant bien que mal leur faim. La population de la Cité Soleil en était réduite à manger de la boue.

Plus tard ce soir-là, nous avons prié le chapelet ensemble sur le toit de la maison du père Tom, duquel on apercevait la Cité Soleil à environ trois kilomètres. Pendant notre prière, on voyait les roquettes et on entendait les sourdes explosions à mesure que les troupes onusiennes se lançaient une fois de plus à l'attaque des gangs. Le père Tom, d'une voix lasse, passa plusieurs coups de fil pour que son ambulance se rende là-bas et stationne à proximité. Il nous avait auparavant fait visiter le cabinet médical entièrement équipé qu'il avait installé chez lui, lieu de travail d'un chirurgien qui était devenu spécialiste des blessures par balle.

En mon for intérieur, je percevais qu'Haïti serait un endroit où nous aurions les plus grandes difficultés à mener à bien notre mission. Sans un environnement sûr et stable ou même la possibilité d'un approvisionnement local, il ne nous serait pas toujours possible d'organiser notre modèle tel qu'il est conçu dans l'absolu. J'étais cependant profondément convaincu que

nous devions fournir des *Mary's Meals* même s'il nous fallait accepter quelques compromis. Bien que nous privilégions toujours des achats locaux, il était évident que les enfants ici ne se plaindraient pas que nous importions le riz composant leurs repas. Avant notre départ d'Haïti, nous nous étions mis d'accord avec le père Tom pour commencer à fournir les quatre mille cinq cents repas dont il avait besoin chaque jour de classe pour ses élèves. Il était transporté de joie.

Mais il me restait une tâche à accomplir avant de rentrer en Écosse. J'avais fait cette promesse-ci sans avoir encore obtenu de cette Fondation basée aux îles Caïmans la garantie qu'elle serait prête à financer nos opérations en Haïti. J'avais dit aux administrateurs ce que nous désirions y faire, ce qui incluait l'aide que nous entendions apporter à quatre mille cinq cents enfants de la Cité Soleil, et bien qu'ils nous aient encouragés verbalement, ils ne s'étaient pas encore engagés formellement. Aussi je me rendis aux îles Caïmans pour présenter notre projet au conseil d'administration de la Fondation et obtenir son adhésion. Ces administrateurs étaient installés dans un cadre qui n'aurait pas pu être plus opposé à celui que je venais de quitter en Haïti. Dans leurs bureaux étaient accrochées des œuvres d'art de grand prix, et l'auditoire auquel on m'avait invité à m'adresser était composé de messieurs élégamment vêtus dont il était difficile pour moi d'interpréter les pensées. Ils semblaient ne manifester aucune émotion au fur et à mesure de mon exposé. Je leur expliquai ce que je venais de voir en Haïti et le plan que nous avions pour le pays. Je leur décrivis l'impact bénéfique de ces premiers *Mary's Meals* distribués en Haïti et, pour l'anecdote, j'ai mentionné la rencontre avec les sœurs Missionnaires de la Charité et le fait que ces premiers repas avaient été servis le jour anniversaire de la mort de Mère Teresa. À ma grande surprise, ils parurent soudain réceptifs et touchés

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La barbe et la longue chevelure du père Gamba avaient blanchi depuis que nous nous étions vus. Ma brève et précédente rencontre avec lui, il y avait déjà bien des années de cela, me laissait le vague souvenir de quelqu'un qui ressemblait à Jésus. Le prêtre missionnaire était maintenant beaucoup plus âgé que le Christ crucifié, mais du pétitement de son regard et du hâle de son visage buriné se dégagait plus que jamais une auréole de sainteté. C'était un samedi matin et avant de nous rendre au rendez-vous avec Edward, il nous conduisit à la maison paroissiale des jeunes, non loin de là, dans laquelle des centaines de jeunes se réunissaient chaque week-end, non seulement pour faire du sport, danser et chanter, mais aussi pour accomplir des actes charitables au sein de leur communauté locale. À notre arrivée, les enfants battirent des mains et chantèrent en signe de bienvenue.

« Entretenez le feu ! », tel était leur slogan et ils nous le chantèrent avec vigueur, avant que nous n'échangions un moment avec eux. Ils nous parlèrent de plusieurs maisons qu'ils avaient aidé à construire pour des familles indigentes de la ville et d'un village très reculé sur une montagne voisine, à deux heures de la route la plus proche, qu'ils avaient commencé de visiter avec le père Gamba. Ils y aidaient les enfants à créer une maison des jeunes comme la leur et ils étaient en train de construire avec eux une école maternelle. Je leur ai demandé si les uns ou les autres avaient entendu parler de *Mary's Meals*. Tous levèrent la main et dirent en riant qu'ils mangeaient des *Mary's Meals* chaque jour dans leurs écoles respectives. Au moment de partir, ils nous demandèrent avec insistance s'il nous était possible d'apporter les *Mary's Meals* au village là-haut sur la montagne. Ils nous expliquèrent qu'ils s'y rendraient à nouveau le dimanche suivant, en la fête de la Pentecôte, et

voulurent savoir si nous viendrions. Je leur répondis que nous ferions de notre mieux.

De là, par des pistes poussiéreuses, nous nous sommes rendus chez Edward. Nous nous sommes garés en face d'une modeste habitation en bordure de route, devant laquelle était assis un petit groupe d'adolescentes et de jeunes femmes entourées de bébés et d'enfants. Parmi les enfants, certains paraissaient souffrir de malnutrition. Un petit enfant allongé sous une couverture grelottait de fièvre. Après notre salutation, deux d'entre elles se sont présentées comme étant Angelina et Maya, les jeunes sœurs d'Edward, et elles appelèrent leur plus jeune frère Chinsinsi pour qu'il vienne nous dire bonjour. Elles sortirent quelques chaises pour qu'on puisse s'asseoir devant la maison et elles nous expliquèrent que la paroisse avait construit pour eux cette maison, car ils étaient tous orphelins. Différentes personnes vinrent nous saluer et au bout de quelques minutes, un jeune homme maigre se présenta et me serra la main. Il fronça les sourcils d'un air inquiet.

« Je suis Edward », dit-il après un instant de silence embarrassé, me prenant au dépourvu car il ne ressemblait en rien à l'Edward dont j'avais le souvenir. Il avait le visage triste et fatigué avec un gros nez. Il semblait tout aussi mal à l'aise ; j'en déduisis qu'il manquait d'assurance et craignait peut-être de connaître la raison de notre venue.

Je lui demandai s'il se souvenait de notre rencontre douze ans plus tôt, et il me dit que bien sûr il ne l'avait pas oubliée. Il me conduisit à une petite case voisine en pisé où avait eu lieu cette rencontre. J'étais impressionné de la revoir en tout semblable à l'image que j'en avais gardé. Qui aurait pu croire que cette frêle construction pût durer si longtemps ? Je lui demandai des détails sur la vie qu'il menait.

« Depuis la mort de ma mère, j'accumule les problèmes, et le fait que je n'ai jamais pu aller à l'école double chacun de ces problèmes. » Il avait l'air découragé et peut-être aussi un peu en colère.

Je continuai mes questions, espérant qu'il allait me partager des choses plus heureuses.

« Je fais un peu de maïs. Mais c'est difficile.

– Comment était ta dernière récolte ? lui ai-je demandé.

– J'ai pu tirer quatre sacs de maïs.

– Combien de temps cela permettra-t-il à ta famille de subsister ?

Il haussa les épaules d'un air désabusé et réfléchit quelques instants.

– Deux à trois mois, je pense, finit-il par répondre, un peu hésitant et stressé par cette question. Mais je suis inquiet pour mes frères et sœurs. Ils n'ont pas assez à manger ici non plus. »

Je me suis alors tourné vers Maya et Chinsinsi qui tous deux allaient encore à l'école primaire. « Est-ce qu'on distribue le Phala à votre école ? », leur demandai-je, alors que je n'ignorais pas qu'on servait des *Mary's Meals* dans cette région.

Ils eurent un large sourire pour la première fois depuis notre arrivée. « Oui, tous les jours on a le Phala à l'école ! »

Maya expliqua qu'elle était en dernière année d'école primaire et qu'elle venait de passer des examens.

Je demandai à Edward s'il avait déjà entendu parler de *Mary's Meals*. « Oui, c'est un groupe de bénévoles qui distribuent des repas aux enfants dans des écoles des environs. »

Je lui expliquai alors l'histoire de *Mary's Meals* et le rôle qu'avait joué notre première rencontre. Je lui expliquai que les repas n'étaient pas seulement servis alentour, mais dans le monde entier à des enfants affamés. Pendant que je parlais, sa femme arriva avec leur petit garçon âgé de deux ans.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des quartiers les plus pauvres de la Cité Soleil. Il m'avait alors parlé de sa passion pour l'agronomie car il voulait pouvoir aider le peuple haïtien à produire davantage de cultures vivrières pour qu'il soit moins tributaire de l'aide alimentaire. Depuis la scène il s'est adressé à nous et à l'ensemble des élèves avec enthousiasme et assurance. Il nous dit que cela faisait de nombreuses années qu'il recevait *Mary's Meals*.

« Aujourd'hui, j'ai enfin compris comment *Mary's Meals* m'a aidé physiquement, moralement et spirituellement ; *Mary's Meals* m'a donné un corps plus robuste, *Mary's Meals* m'a fait réfléchir à l'importance du partage avec d'autres et m'a conduit à penser au "oui" de Marie et aux "oui" de tous ceux qui servent les *Mary's Meals* ». Pendant un bref instant, son air de matamore souriant disparut et sa voix tremblota d'émotion. Lorsqu'il quitta la scène, son public applaudit bruyamment et approuva à grands cris. Jimmy, qui à présent travaillait pour *Hands Together*, était sans conteste très populaire par ici.

Plus tard dans la même journée, dès la fin des heures de classe, j'ai assisté à plusieurs scènes qui m'ont ému encore plus profondément. Après bien des péripéties un projet spécifique, qui aurait dû débiter justement le jour où hélas le tremblement de terre avait frappé, était enfin opérationnel. Les « enfants aux pieds nus » qui vivent dans les rues du bidonville étaient à présent invités à venir à l'école pour recevoir un repas quotidien, après la fin des heures habituelles de cours. Dans les premiers temps, quelques semaines auparavant, certains de ces enfants étaient arrivés nus et le père Tom leur avait donné à tous un tee-shirt et un short. Je regardais pendant que mille trois cent cinquante-trois de ces petits aux pieds nus faisaient la queue en attendant qu'on leur serve leur assiette de riz, de poisson et de haricots. Ils la dévorèrent en silence, avant de se rendre tout en riant et en bavardant dans les salles de classe où ils allaient

assister aux premières leçons données par de jeunes bénévoles, qui venaient tout juste de terminer leurs études dans cette même école. François était l'un de ceux qui voulait offrir en retour ce dont il avait bénéficié. Vêtu d'une chemise blanche et d'une cravate bleue, il avait une allure élégante et dynamique tandis qu'il indiquait du doigt les lettres figurant au tableau noir et s'adressait aux enfants chétifs et dépenaillés. François avait déjà goûté aux *Mary's Meals*. Il savait que pour lui et les enfants qui étaient devant lui, l'instruction était l'unique planche de salut – leur unique viatique pour échapper à la misère sordide, à la violence et à la faim qui les enchaînent. Et pour cette raison il était heureux de donner de son temps à ces enfants, sans contrepartie financière.

En quittant l'école, un poster attira mon attention parmi les centaines soigneusement rédigés à la main et qui proclamaient reconnaissance et affection pour *Mary's Meals*. L'écriture et la petite faute d'orthographe laissaient penser que ce poster avait été écrit par l'un des plus jeunes écoliers, peut-être même par l'un des « gosses aux pieds nus ». Il disait tout simplement : *Food maks it better*⁶³.

⁵¹. Rm 12, 9.

⁵². Rm 12, 11-16.

⁵³. N.D.T. : littéralement, « Bénédiction ».

⁵⁴. N.D.T. : Équivalent du cours moyen de l'école primaire.

⁵⁵. N.D.T. : Établissement d'enseignement supérieur équivalent à un IUT.

⁵⁶. N.D.T. : Équivalent du Cours Préparatoire.

⁵⁷. École pour orphelins Jacaranda.

⁵⁸. N.D.T. : « Une tasse de porridge ».

⁵⁹. N.D.T. : « Allons à l'école ».

⁶⁰. N.D.T. : « Pas d'école sans repas ».

⁶¹. N.D.T. : « Bienvenue à Magnus et *Mary's Meals* ».

⁶². N.D.T. : « Merci *Mary's Meals* ».

63. N.D.T. : « Quand on mange, tout s'arrange ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Des enfants d'une école de Blantyre au Malawi.



Attila, un des premiers enfants à mourir dans nos foyers en Roumanie.



Des enfants de l'école primaire de Dalmally aident à repeindre le cabanon en 2011.



Magnus et Julie rencontrent le pape François en 2013.

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet, la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir
ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr

Composition et mise en pages réalisées par
EDL - 28200 - Châteaudun
Avril 2018